

Vietinghoff

Conrad de Vietinghoff, le père

Traduit de l'allemand par Hélène Räber et Monica Constandache

Version Novembre 2020

Baron **Conrad Adalbert Egon de Vietinghoff** (orthographié aussi Konrad Adelbert).

Né le 29 décembre 1870 à Salisburg, Livonie, aujourd'hui Mazsalaca, dans le nord-ouest de la Lettonie.

Décédé le 11 janvier 1957 à Zurich, Suisse.

Préface

Un homme hors du commun, avec des qualités brillantes, des faiblesses et des penchants marqués à une époque de bouleversement généralisé des valeurs. Pris encore, à ses débuts, dans le giron d'un ordre ferme mais déjà dépassé,



portant le poids de quinze générations historiques, il s'est détaché, petit à petit, de l'enfermement de cette tradition plusieurs fois centenaire qui, dans la perspective d'aujourd'hui, semble difficile à comprendre, voire absurde. En dépit de son intérêt pour le devenir du monde et pour son cercle d'amis restreint, il a mené une vie plutôt retirée, après la mort de sa femme. On ne peut savoir à quel point il a vécu physiquement ses sentiments homophiles; ils étaient sans doute embarrassants, voire lourds à porter pour le reste de la famille. Il a transmis à son fils Egon son attrait d'un cheminement artistique sérieux et conséquent, que lui-même avait suivi en musique. Il lui a également transmis le revers de ce choix, à savoir un relatif isolement social et le renoncement, plus ou moins volontaire, à la reconnaissance publique.

Les parents de Conrad

– Baron Arnold Julius v. Vietinghoff v. Riesch. Né le 18 novembre 1833 à Wolmar à Livonie (Valmiera in Lettonie). Décédé le 29 décembre 1918 à Riga, Livonie (Lettonie)

– Baronne Helene v. Vietinghoff, née Transehe-Roseneck. Née le 29 octobre 29, 1837 à Alt-Schwaneburg, Livonie (Lettonie). Décédée le 24 juillet 1923 à Neschwitz, Saxe

Table des matières

- 1) Les barons de Vietinghoff
- 2) Conrad suit son chemin
- 3) Hommages à Conrad (à l'occasion de son 70ième et son 80ième anniversaire)
- 4) Souvenirs de son médecin
- 5) Souvenirs de sa bru Liane
- 6) Homo...
- 7) L'inspirateur de l'écrivaine Marguerite Yourcenar
- 8) « Alexis ou le traité du vain combat »
- 9) « Le Coup de Grâce »
- 10) « Quoi ? L'Eternité »
- 11) Eclaircissements et rectifications

1 – Les barons de Vietinghoff



Les barons de Vietinghoff sont issus d'une famille de noblesse ancienne mentionnée pour la première fois en 1230. Au 14^e siècle, quelques ancêtres abandonnèrent leurs terres d'origine du Bas-Rhin, près d'Essen, pour gagner la région de la Baltique en qualité de membres de l'*Ordre des Chevaliers Teutoniques*, qui constitua pendant plus de trois siècles la puissance spirituelle, politique et économique dominante. Les Vietinghoff sont également connus comme *Commandeurs livoniens* et *Maîtres de l'Ordre*. Nombre d'entre eux appartenant à la même branche, portent accolé à leur nom celui de « *Scheel* », attribut de l'ancêtre « *le Bigle* »

Leurs multiples ramifications leur permirent d'acquérir et d'administrer de nombreuses terres, tout d'abord de façon indépendante, puis dans l'Etat monastique des chevaliers teutoniques (1346-1561) en tant que partie du Saint-Empire romain de la nation germanique, et après sous les souverainetés polonaise respectivement danoise, suédoise et, depuis 1710, russe. Au cours des siècles, quelques membres de la famille quittèrent ces terres pour la Suède et la Pologne, ainsi que pour l'intérieur de la Russie. D'autres regagnèrent les régions germaniques du sud, d'où ils émigrèrent en partie vers l'Autriche. La branche familiale à laquelle Conrad appartient est toutefois toujours restée dans les provinces baltes, dont la partie continentale se répartissait entre la Courlande, la Livonie et l'Estonie. Les ancêtres de Conrad vivaient en Livonie (en letton Vidzeme); la maison où il est né est située à environ 150 kilomètres au nord-est de la capitale Riga et quelques 80 kilomètres à l'est du Golf de Riga. Lors de la fondation des républiques de Lettonie et d'Estonie en 1918, le nom de Livonie disparut de la carte, car ce pays fut démantelé : La partie sud unie à la Courlande devint la Lettonie, la partie nord fut attribuée à l'Estonie. La souche de la famille dont le nom s'écrit *Vittinghoff dit Schell zu Schellenberg* qui vivait dans la région d'origine (Allemagne occidentale), est restée catholique, et sa lignée mâle s'est éteinte en 1995 seulement.

On retrouve des membres de la famille sous des orthographes diverses dans les services de l'Etat et de l'armée des tsars de Russie, des empereurs allemands et autrichiens, ainsi que des rois de Suède, du Danemark, de Pologne, de France, d'Espagne, des Pays-Bas, du Wurtemberg, de Saxe et de Prusse, des princes de Hanovre et de Brunswick, des ducs de Courlande et du Mecklembourg, de même que des margraves de Bayreuth. Bref, ils ont contribué à façonner l'histoire de l'Europe, et ils ont participé à toutes ses épreuves. Du porte-drapeau au général, on les retrouve sur les champs de bataille de toutes les guerres décisives des siècles passés en Europe centrale, occidentale, septentrionale et orientale – même dans deux camps opposés. Les Vietinghoff ont combattu à maintes reprises pour la défense de l'Occident contre les Turcs, de même que contre Wallenstein et Louis XIV, ils ont péri sur l'échafaud durant la Révolution française et 39 d'entre eux ont pris part aux guerres contre Napoléon, quelques-uns ont toutefois combattu à ses côtés.

Otto Hermann de Vietinghoff a été 'ministre de la Santé' de Catherine de Russie. Frédéric-Guillaume II de Prusse a pu compter sur deux généraux de ce nom, Christian V du Danemark, Charles XII de Suède, Alexandre Ier, Alexandre II et Alexandre III de Russie, de même que d'autres rois de Prusse et des empereurs allemands chacun un. Un membre de la famille, commandant de navire, mourut lors de la bataille contre les Japonais à Tsushima en 1905. Un autre fut major impérial osman à Constantinople. Un autre encore, général, signa en Italie du Sud, de son propre chef, la capitulation allemande du 29 avril 1945 (une semaine avant la capitulation du Troisième Reich) afin d'éviter le bombardement de Rome, alors qu'un Vietinghoff américain agissait dans le camp adverse.

Nombre de Vietinghoff ont porté les titres de juge, conseiller privé ou d'Etat, préfet ou chambellan, ainsi que chanoine dans la souche catholique de Westphalie. En leur qualité de propriétaires fonciers et de députés, ils étaient responsables de l'économie rurale et forestière, de l'infrastructure et des questions sociales et culturelles de vastes régions, ainsi que, évidemment, de l'exploitation de leurs propres domaines. Otto Hermann de Vietinghoff, déjà mentionné, dit « *Le demi-roi de Livonie* », était une personnalité particulièrement remarquable. Il possédait plusieurs fabriques et 30 propriétés seigneuriales. Il fonda de ses propres deniers un théâtre à Riga et entretenait un orchestre. On peut admirer son buste en marbre au Musée de Bode à Berlin, œuvre du fameux sculpteur Jean-Antoine Houdon, qui exécuta des statues et bustes de Molière, Gluck, Voltaire, Diderot, Rousseau, Franklin, Washington, Jefferson, Napoléon et Catherine la Grande.

Il ne faut pas passer sous silence une des filles de cet Otto Hermann, Juliane de Krüdener, dont le portrait de 1786 par la fameuse Angelika Kauffmann (1741-1807) est exposé au Louvre. Célèbre par son intimité avec le tsar Alexandre Ier, qui l'envoya au Congrès de Vienne, dite « *Mère de la Sainte Alliance* » contre Napoléon, elle dirigea et servit elle-même une table pour les pauvres à Bâle et au sud de l'Allemagne, puis provoqua une telle agitation dans les masses populaires par ses discours mystico-piétistes qu'elle fut considérée comme subversive et expulsée de la Suisse ainsi que du Wurtemberg. D'autre part, son roman « *Valérie* » déclencha dans maintes villes d'Europe une nouvelle vogue. Pendant quelques années, elle était amie avec l'écrivain Jean Paul. Plus tard, tombée dans la disgrâce du tsar, elle mourut appauvrie et retirée en Crimée,

Il est évident que des personnalités plus discrètes n'ont pas donné lieu à des commentaires. Néanmoins, on n'a pas oublié un Vietinghoff fervent disciple de Martin Luther à Wittenberg, de nombreuses dames d'honneur et chanoinesses, et plusieurs abbesses. Beethoven, à Vienne, dédicença une œuvre pour piano à l'une de ses élèves, née Vietinghoff, et Boris von Vietinghoff fut un compositeur romantique russe. La comtesse suédoise Rosa Fitinghoff, écrivaine, fut la dernière maîtresse de Henrik Ibsen, qu'elle a inspiré pour son drame « *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts* ».

Tous ces Vietinghoff mentionnés ne sont pas des ancêtres de Conrad et d'Egon.

Depuis le 20^e siècle, les descendants de cette famille ont pratiqué de différentes professions modernes dans tous les secteurs de la société. Aujourd'hui, on retrouve des membres de la famille dans 20 pays d'Europe et d'outre-mer dont ils sont souvent citoyens.

2 – Conrad suit son chemin



(Tallinn) sont d'un accès difficile avec une voiture tirée par des chevaux, et que, en 1888, le CD n'a pas encore été inventé...

Le palais de Salzburg est entré dans la possession de la famille Vietinghoff par le côté maternel (de Völkersahm). La demeure avait 62 pièces; elle fut incendiée pendant la révolution de 1905/1906 et resta à l'état de ruine pendant 25 ans. Après la rénovation de 1932, un gymnase y fut installé. En 1944, des autochtones lettons préservèrent le château du dynamitage par la Wehrmacht allemande en retraite. Depuis 1977, le château abrite l'école primaire locale. En letton, le nom de l'endroit est Mazsalaca.

Conrad se détourne de l'histoire de sa famille, lourde de traditions et en partie absurde dans la vision actuelle. Car même si elle est marquée par beaucoup d'éclat et d'honneurs, elle est aussi chargée de responsabilités et de souffrances. En 1889, il étudie l'économie et l'agronomie à Dorpat (Tartu), aujourd'hui en Estonie, puis à Leipzig (1891/92) en Allemagne. Il quitte ainsi définitivement sa patrie optant pour le sud-ouest. En outre, il se consacre à la musique et prend des leçons de piano, notamment chez le fameux Oskar Raif à Berlin, où il suit également des cours d'histoire de la musique (1893-1899). Plus tard, il se perfectionne encore auprès d'un professeur à Rome.



Conrad de Vietinghoff, 1891



Jeanne et Conrad de Vietinghoff, 1902

En épousant à La Haye, en 1902, Jeanne Bricou, d'origine belgo-hollandaise, il rompt avec la stricte tradition de sa famille et de son milieu. En effet, c'est le premier mariage roturier de cette lignée depuis 15 générations ! Dans la noblesse germano-balte, un droit coutumier définissait avec beaucoup de précision un 'mariage conforme' – sous entendu compte tenu du rang des futurs conjoints : du côté du fiancé comme de la fiancée, il fallait que le même nombre de générations se soit mariée sans interruptions et en respectant le niveau social des deux conjoints. Conrad aurait donc dû détecter une baronesse germano-balte ayant plus ou moins le même âge que lui, dont 15 générations la précédente auraient sans interruption con-

volé en justes noces conformément à ces critères ! Son père, le baron Arnold Julius von Vietinghoff (1833-1918), était le dernier de cette lignée dès le 13^{ième} siècle qui complétait cette rigoureuse expectative sociale.

Progressistes, Conrad et Jeanne choisissent le régime de la séparation des biens et s'installent à Paris dans un appartement d'un immeuble locatif neuf à la rue Cernuschi 14 dans le 17^{ième} arrondissement. C'est alors que prend naissance une amitié marquée par une profonde estime réciproque avec le jeune violoncelliste Pablo Casals, de six ans jour pour jour le cadet de Conrad. Conrad possédait un piano à demi-queue construit l'année même de son mariage (1902). Était-ce un cadeau de mariage de ses parents et de ses frères ? Il s'agissait d'un instrument construit par la maison Blüthner, fondée en 1853. Autour, de l'année 1900 cette maison était le plus grand producteur allemand de pianos avec des ateliers et des points de vente même à l'étranger. On livrait des pianos à la cour de Russie, d'Allemagne, d'Autriche et du Danemark. Les compositeurs Wagner, Tchaïkovski, Brahms, J. Strauss jun., Mahler, Reger, Debussy, Rachmaninov, Chostakovitch, Bartók et Orff possédaient tous un Blüthner, tout comme les solistes Busoni, Rubinstein, Kempff et Arrau. Après de lourdes pertes et des revers importants suite à la première guerre mondiale, puis en 1943 par la destruction totale du siège principal à Leipzig, durant le bombardement britannique, et après la nationalisation de la RDA, Blüthner a repris en 1990 son activité internationale et à l'heure actuelle ses instruments sont recherchés partout. Durant les 150 ans de son existence, la maison a construit plus de 150.000 instruments (décompte fait en 2003). En 1873, Julius Blüthner a inventé le piano à 'système aliquote' qui possède une quatrième corde par note, dans le registre moyen supérieur; cette corde vibre avec l'harmonique supérieure et rend ainsi le son plus riche, plus coloré et transparent, surtout pour les sons doux. Cela convenait merveilleusement à la sensibilité interprétative de Conrad et à son toucher d'une délicatesse saisissante.



Conrad de Vietinghoff, 1902

En 1904, Arnold Julius fait cadeau de ses biens à ses quatre fils, contre l'assurance du paiement d'une rente viagère. L'aîné reçoit un château dans la Saxe, le deuxième la maison familiale, le troisième se marie dans le château de la lignée des Vietinghoff qui descendent d'Otto Hermann, déjà mentionné (de sorte que l'épouse du troisième s'appelait trois fois Vietinghoff : née, veuve et remarié). Conrad a la chance de recevoir sa part en espèces – et bien lui en prend ! Car la propriété familiale de Salisburg, résidence de la famille depuis 1795, dans la Lettonie actuelle, sera dévastée ainsi qu'environ 100 autres manoirs, lors de la Révolution russe de 1905/1906, et reste une ruine incendiée pendant 20 ans avant d'être transformée en école. Durant les décennies suivantes, jusqu'en 1945, tous ses frères ont perdu leurs biens.

Jusqu'à la mort prématurée de sa femme, l'écrivaine Jeanne de Vietinghoff, Conrad participe avec elle à la vie de la haute société, noblesse et bourgeoisie aisée, et ils fréquentent également le monde des arts et leurs mécènes. De 1906 à 1913, ils vivent à Wiesbaden et Conrad entretient des liens de profonde amitié avec le chef d'orchestre Carl Schuricht. Il lui arrive de chercher un bon professeur de piano, afin d'améliorer encore sa technique, mais en définitive, il est lui-même le maître qui lui fait approfondir son expressivité musicale. Conrad de Vietinghoff est d'une exigence extrême envers lui-même. En réalité, il est fragile, supporte mal le poids des contraintes extérieures, et est beaucoup trop timide et introverti pour une carrière de soliste. Il ne

se produisit que lors de deux concerts de bienfaisance, en 1910 et en 1923, ou dans un cadre privé, parfois aussi pour accompagner des chanteurs, des violonistes ou des violoncellistes. Ses goûts le poussent à interpréter en soliste les œuvres pour piano principalement romantiques ou contemporaines d'alors.

Son intuition le dirige une fois encore à temps vers un autre pays : en 1913, il s'installe avec sa femme et leurs enfants en Suisse, à Genève. Pendant la première guerre mondiale, il prête son concours à la Croix-Rouge et, comme il est difficile à classer selon ses options spirituelles et sa situation entre deux mondes, il se voit engagé dans un procès sous l'accusation aussi odieuse que grotesque d'espionnage. Et pourquoi ? Parce qu'il s'était – logiquement – chargé du courrier des internés allemands.

Durant les trente années qui suivent la mort de sa femme, il vit solitaire, presque en ascète, dans de petits logements – plongé dans la philosophie, la littérature et le monde de la musique. Il est tout un idéaliste, végétarien, naïf dans son jugement sur l'homme, touchant par son désir d'aider son prochain, mais lui-même sans défense, il ne manifestera après la fin de sa vie conjugale plus aucun intérêt pour une existence avec une partenaire. Rares sont ceux qui ont l'occasion de l'entendre jouer chez lui ou dans les salons d'amis. Tous parlent de lui comme d'un pianiste génial, absolument incomparable dans ses interprétations de Bach, Mendelssohn, Schumann, Chopin, Brahms, pour ne citer qu'eux, ou Reger et Scriabine, ses cadets de deux ans. Il jouait sur un piano à queue de Blüthner. Pianiste au toucher de velours, rien n'a jamais été enregistré de ses interprétations « chantantes ». Agé de 86 ans, il s'éteint à Zurich, paisiblement, assez dépourvu et ignoré.

Les Allemands des provinces baltes, et particulièrement l'aristocratie, passaient pour de véritables originaux. La distance géographique de leur pays d'origine, les changements d'appartenance nationale, leur statut social élevé par rapport aux populations lettones et leur indépendance économique peuvent y avoir contribué. De même, les nombreux mariages entre membres des mêmes familles... Les folies de certains formeraient la trame de bien des romans. En dépit de la combinaison singulière d'ignorance, d'instruction et d'une forme particulière d'intelligence, ils étaient indéniablement ouverts sur le monde, larges d'esprit et conscients de leur valeur. Ils se distinguaient par leur mode de vie d'une grande liberté, leur courage à toute épreuve, leur capacité à se distancer des contingences, leurs bizarreries, leur distraction, leur manque de sens pratique aussi bien que celui des réalités, leur naïveté, leur cordialité, leur don pour conter et raconter, mais aussi leur mélancolie, dont leur sens comique involontaire et leur humour allant jusqu'à l'autodérision les sauvaient malgré eux. L'Allemand de Livonie se caractérise aussi par une gravité particulière, un profond sens de ses responsabilités souvent poussé à l'extrême. Nombre de ces caractéristiques sont vraies pour Conrad comme pour Egon de Vietinghoff.



Portrait de Conrad de Vietinghoff
par son fils Egon, 1938/40 ?

La vie du père peut être considérée comme la fin d'une ère, en raison de la voie non conventionnelle, individualiste qu'il emprunte et, par conséquent, comme un tournant. Il lègue à son fils l'aspiration à une plus grande indépendance à l'égard des attentes de la famille et de la société, de même que la volonté de prendre, pour ainsi dire sans compromis, son destin artistique en main. En acquérant sa technique de manière autodidacte et en défendant son autonomie par rapport à l'esprit du temps, Egon de Vietinghoff – dans la 2e génération – poursuit cette rébellion à plusieurs niveaux. Pour la tradition familiale, la carrière de peintre est déjà inhabituelle, à plus forte raison dans des temps difficiles. A cela s'ajoute un style de vie, de travail et de peinture non-conformiste. Par ses mariages avec quatre femmes issues de la bourgeoisie, il surmonte définitivement la pression de son milieu. L'apparition de tels potentiels artistiques, issus pourtant de ruptures douloureuses avec le passé familial, fait surgir chez le père et chez le fils des talents inattendus, une forme toute nouvelle de créativité. L'apport littéraire de sa mère Jeanne crée dans les biographies d'Egon de Vietinghoff et de ses parents la trinité classique de la littérature, de la musique et de la peinture.

3 – Hommages à Conrad

1) Paru dans le journal « *Zolliker Bote* » du 27 décembre 1940, à l'occasion de son 70^{ème} anniversaire, signé par M. Ernst Merz. (Traduction de l'allemand par Mme Monica Constandache)

Le 29 décembre, le musicien Conrad de Vietinghoff célèbre son 70^{ème} anniversaire à Zollikon, dans une retraite tranquille. Après des années d'étude dans l'université de Dorpat, bien connue dans les provinces baltes, il s'éloigna de la noblesse de ses origines, afin de consacrer sa vie complètement à la musique et à ses semblables. Il étudia les sciences musicales auprès d'un élève de Brahms, et s'initia au piano. Il ne s'est produit que rarement dans des concerts, en revanche c'est avec d'autant plus de passion qu'il joua dans le cercle restreint de ses amis et connaissances. De nombreuses familles à Zollikon et Zurich connaissent son jeu noble et animé, l'expression passionnée des œuvres musicales qu'il interprète et son toucher délicat. Sous ses doigts, le piano lui-même semble se mettre à chanter; son jeu vient du cœur et atteint les cœurs, pénètre profondément et bouleverse celui qui écoute.

Durant ses riches et intenses pèlerinages à travers l'Europe, en Lettonie, aux Pays-Bas, à Berlin, Paris, Wiesbaden, Genève et Zurich, Conrad de Vietinghoff a toujours rencontré des esprits proches avec lesquels il put entrer en résonance; il les accueillait dans sa maison d'artiste, en compagnie de Jeanne de Vietinghoff, son épouse et écrivaine renommée, disparue en pleine maturité. Il suffisait de lui rendre visite, pour être sûr de se trouver introduit dans l'une des éternelles œuvres de Bach, Beethoven, Chopin, Brahms ou Reger, et d'être entraîné vers une sphère plus élevée. Si de Vietinghoff a accompagné à Paris le violoncelliste Casals, mondialement connu, et s'il compte encore aujourd'hui parmi ses amis, c'est là le signe de son art accompli de pianiste.

De nombreux artistes brillent devant leur public par leur virtuosité, mais trop souvent il leur manque ce qui est le plus important, l'âme qui pénètre la musique. La personnalité est ce qui importe le plus dans l'interprétation d'une œuvre musicale. Celui que nous fêtons aujourd'hui réunit les deux : il maîtrise la technique et, avec une humble empathie, remplit l'œuvre de toute l'étendue spiritualisée de son humanité. Nous avons rarement entendu une telle interprétation; chez lui l'art et la vie ne sont pas antinomiques, ils forment au contraire une unité inséparable. Son jeu est comme l'annonciation d'un grand amour, d'une grande liberté.

Parmi ses amis, nombreux sont ceux qui voient en lui non seulement l'artiste, mais aussi l'ami altruiste et sincère, toujours prêt à aider. Tant d'entre eux ont trouvé chez lui conseil spirituel et consolation. Tous ceux qui lui ont été proches pourront témoigner que sa vie était remplie non seulement de musique, mais de la beauté et de l'esprit qui donnent valeur à l'existence. Ce n'est pas un hasard si, dans ses jeunes années, il fut pendant des décennies ami avec Madame Ott, une femme d'une grande spiritualité et elle-même amie de Nietzsche. Elle lui ouvrit le royaume des valeurs invisibles : telle une 'Diotima', elle dirigea ce 'Socrate' musical vers le monde plus élevé des idées et des esprits.

Au-delà de son amour de la musique, il a acquis une vaste culture humaniste. S'il n'était pas devenu musicien, on pourrait célébrer aujourd'hui le chercheur en linguistique comparée. Le nombre de langues qu'il maîtrise est étonnant: le grec ancien, le latin, l'allemand, le français, l'anglais, l'italien, le norvégien, le letton, le russe et le hollandais, des langues qu'il a apprises pendant ses voyages et séjours dans les différents pays. Quel dommage que ce talent linguistique n'ait pu profiter à un large public, mais seulement au cercle restreint de ses amis ! Une grande communauté d'inconnus pense aujourd'hui à cet homme avec une profonde reconnaissance; car tout orgueil et toute superficialité lui sont étrangers, à cet homme qui ne connaît pas le désir de briller ni l'ambition de paraître, cet homme qui vit sa vie discrètement, un peu à l'écart, pour pouvoir d'autant mieux aider et s'offrir.

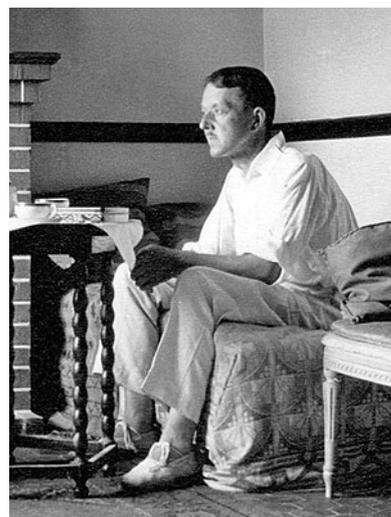


Conrad de Vietinghoff, vers 1945 ?

Que pouvons-nous souhaiter à un tel homme, à cette époque de fer que nous traversons, et qui semble détruire le noyau de la culture véritable? Que la paix et la dignité de l'homme reviennent sur terre, ces valeurs vers lesquelles Conrad de Vietinghoff s'est tourné avec passion, et qu'il s'est toujours efforcé de mettre en pratique – ce serait là son vœu le plus ardent, et aussi le nôtre. Nous tous, à l'intérieur et à l'extérieur des frontières de notre pays, lui envoyons en silence nos vœux les plus chaleureux et espérons qu'il accompagne encore longtemps ses amis sur les chemins de leurs vies, en donnant et en recevant, comme il l'a toujours fait. Il peut cependant savoir avec certitude une chose: tout ce qu'il a donné, engagé dans le grand combat intérieur de sa vie, lui reviendra en flots en symphonies, en consonances et en harmonies, car une vie de grande bonté ne peut que fluer vers la vie éternelle.

2) Paru dans le journal « *Zürcher Landbote* », Zollikon le 27. 12. 1950, à l'occasion de son 80^{me} anniversaire, signé par M. Ernst Merz. (Traduction de l'allemand par Mme Hélène Raeber)

Comme il s'est rarement présenté devant un public lors d'un concert, peu d'auditeurs connaissent le haut niveau de son jeu et de sa conception artistique, ainsi que de son don pour insuffler son âme aux œuvres de Bach, Beethoven, Brahms, Chopin et Reger. Son piano à queue nous donne à entendre de telles mélodies, de tels sons, que chacun est secoué au plus profond de lui-même. Son attaque est tendre et douce comme lui; mais quand la passion survient, il semble que le chef d'une armée d'accords et de sons, assis à son piano, dirige tout un orchestre pour maîtriser son tumulte intérieur et le guider sur les voies des lois éternelles. Je n'ai jamais entendu une telle union d'extrême tendresse et d'aussi puissante passion, jamais une telle vision qui mène à surmonter tous les maux du monde, tous plongés dans des sphères célestes.



Ce n'est pas la musique moderne qu'un Conrad de Vietinghoff cultivait, mais la noble tradition de la musique classique. Qu'il s'agisse d'un Bach, d'un Brahms, d'un Reger ou d'un Chopin, qui sont les plus proches de son cœur, il n'a jamais confronté l'un des titans de la musique à un autre. Comme il possède une sensibilité exceptionnelle, il s'absorbe dans le cœur d'une œuvre et peut l'interpréter grâce à la générosité de son âme, ainsi que par la beauté surgie de ses luttes intérieures.

Le portrait de cet homme ne serait pas complet sans l'évocation de ses liens, les plus précieux et les plus nombreux, tissés avec des gens durant les différentes périodes de sa vie et cela dans tant de villes d'Europe. L'amour de son prochain a de profondes racines dans son âme. C'est pourquoi il personnifie, autant qu'il le peut, la vraie philanthropie, la paix et la bonté. Il est l'ennemi de toute guerre, de toute humiliation, un adversaire de la vivisection et de toutes les limitations politiques et confessionnelles. Aussi intervient-il toujours en faveur de l'harmonie individuelle, ainsi que de celle des peuples. En ce qui concerne le mépris de la vie, il s'avère être un opposé passionné; je ne l'avais jamais vu aussi indigné que par la violation de la dignité humaine. La liberté personnelle lui est sacrée et inviolable; c'est ce qui a fait de cet ancien baron balte un démocrate et un Suisse convaincu. Loin d'une conception seigneuriale de son rôle, il est la bonté même, et s'il n'avait pas pensé à son fils, il aurait, comme Saint-François, fait don de toute sa fortune. Dans toute ma vie, j'ai rarement rencontré un être humain aussi intimement lié avec les mondes spirituels et invisibles. Je n'ai pas seulement trouvé en lui des pensées et des idées sur 'l'au-delà', mais un immense désir de vaincre le petit monde quotidien et la 'réalité' qui se croit si importante.

La musique, l'amour, l'éternité constituaient l'atmosphère de sa vie et les fondements de sa véritable patrie; ces trois puissances animent l'âme et transforment l'homme de manière qu'il atteigne l'état que nous appelons béatitude. C'est comme si l'artiste avait transféré au cosmos l'ondoiement et l'agitation des sons et de leurs rythmes, ou alors comme s'il avait entendu l'harmonie des sphères – avec un nouveau sens et une extraordinaire sensibilité – venus du cosmos, du royaume solaire et planétaire, des esprits et des anges. A l'époque des Guerres mondiales, des révolutions des masses et d'une technique rigoureuse, il est clair que des êtres à la sensibilité extrême n'ont pas une vie facile. En dépit du développement actuel quasiment infernal du monde, il s'en tient inébranlablement au trésor spirituel pour lequel il a constamment combattu au cours d'une vie si pleine.

Si l'on voulait décrire sa piété, seul le mot « mystique » serait adéquat pour dépeindre ce qu'il a vécu, pensé, ressenti et souffert. Toutefois, ce n'est pas la mystique du Moyen-Âge au sens ascétique du mot, mais une mystique optimiste, une mystique de l'amour dans laquelle s'unissent tous les contrastes qui conduisent à une infinie harmonie. Il réunit cette vie terrestre et l'éternité, la passion et le monde des esprits supérieurs en une symphonie imposante, telle que les compositeurs les ont créées. Son credo était, et reste, que les œuvres impérissables sont le fruit de l'amour et de la passion. C'est un homme de cœur, de sentiments délicats, de contemplation et d'intuition, qui par sa bonté cherche à comprendre, à aider et à choyer. Un mot illumine sa vie telle que l'a décrite un jour l'un de ses amis : « *Il est né pour aimer.* »

Remarque: A cause de sa compassion et de sa crédulité, C.v.V. a perdu une partie de sa fortune en faisant des cadeaux ou en donnant des cautions, de sorte que son fils (le peintre Egon) a dû assumer la tutelle sur son père.

4 – Souvenirs de son médecin

Extraits des lettres du Dr. med. Otto Alb-Hug (Zollikon) à Mme Michèle Goslar (Bruxelles).

1) Lettre du 3e octobre 1989 (légèrement corrigée par Mme Héléne Räber)

Madame,

J'ai soigné, comme médecin de la famille [1], le baron Conrad de Vietinghoff pendant les six dernières années de sa vie, plus précisément du 18 février 1951 au 12 janvier 1957 – le jour de sa mort, survenue dans sa 86e année. Il habitait alors à Zollikon, dans la banlieue de Zurich, un petit appartement de deux chambres, avec jolie vue sur le lac, d'un caractère luxueusement démodé, d'aspect un peu « Vuillard » – bourré de tapis et de meubles anciens visiblement négligés, y compris le grand piano à queue [2] et une armoire à musique en forme d'une lyre pleine de notes de musique jaunies, mais pas de compositions de sa propre main [3] – de cela il n'était jamais question.

J'aimais surtout étudier quantité de photos anciennes : la « Salisburg » – la maison paternelle dans les environs de Riga [4] – avec ses immenses étables et entourée de grandes forêts – la plage de Scheveningen où la petite Marguerite de Crayencour jouait gentiment avec les deux fils Vietinghoff [5], dans un cadre de Boudin, surveillée par Mme Jeanne de V. toute en blanc et avec un élégant parasol – ou bien Davos, dans la neige, Jeanne en grande dame (bonnet et manchon de fourrure) à côté du baron (chapeau melon et haut col blanc) ou bien encore la grande villa de Wiesbaden avec son immense salon de musique où C.v.V. donnait des concerts de charité. Il paraît que C.v.V. n'a jamais donné de concert en public [6] (je ne me souviens pas avoir trouvé des coupures de presse à Zollikon), mais fréquemment dans des soirées de la bonne société, ce qui était aussi le cas à Zurich. J'ai assisté moi-même à des occasions pareilles, la dernière fois à Küsnacht où on fêtait le 80e anniversaire de C.v.V. et où il jouait avec moi [7] des extraits du concerto pour violon de Max Reger (C.v.V. avait des préférences pour Brahms et Reger, entre autres). Même dans sa haute vieillesse, le baron s'avérait un pianiste remarquable et expérimenté – plus encore : vrai musicien qui entrait prudemment et profondément dans l'essence d'une œuvre musicale.

Physiquement, le baron était grand, maigre, un peu décharné mais bien conservé pour son âge et d'un esprit vif, souvent sarcastique et d'une mémoire intacte. Il est vrai qu'avec sa voix de tête incertaine il faisait l'impression d'une certaine féminité, d'une grande sensibilité et délicatesse. Il aimait à exagérer un peu sa faiblesse de vieillard. Il sortait rarement, restait de plus en plus au lit et se munissait, au moindre changement de climat, même en été, de nombreuses couvertures et d'un bonnet de fourrure. Pour nos visites médicales, il servait du thé et des petits fours. « *Ne venez pas, docteur, la prochaine fois, c'est trop fatigant pour vous.* » Ou (quand j'avais annoncé mon absence pendant des vacances) « *C'est très dommage, je vais assurément mourir pendant ce temps-là.* » Pour moi qui ai connu M. de Vietinghoff seulement pendant les dernières années de sa vie, son caractère doux et discret ne me laissait...

2) Lettre du 26e novembre 1989 (légèrement corrigée par Mme Hélène Räber)

Madame,

Je suis très tard à vous répondre à votre gentille lettre du 9 octobre et à vous remercier pour les deux romans de Mme Yourcenar et ses sonnets. Depuis j'ai été un peu trop occupé par d'autres choses pour m'adonner de nouveau à C. v. Vietinghoff et des souvenirs qui me sont restés de lui. Les sonnets, à vrai dire, ne me disent pas grand' chose, mais les confessions d'*Alexis* m'ont beaucoup surpris et touché. A mon avis, C.v.V. y est étonnamment présent – même avec son petit ingrédient d'insincérité cher aux homophiles. A l'opposé de Mme de Yourcenar, C. v. Vietinghoff et moi n'ont parlé que rarement des problèmes intimes de sa vie antérieure, soit par le gouffre des années écoulées depuis les événements, soit par mon talent comparative-ment faible (vu celui du grand écrivain) à élucider psychologiquement des conditions d'homme qui sont plutôt d'ordre élémentaire, fatal, parfois héréditaire. A ce que je me souviens, C.v.V. était clandestinement du même avis que le poète allemand Hermann Hesse qui avait pensé que « *la psychologie est une faiblesse de notre temps.* »

Le « *Coup de Grâce* », moins précieux que l'admirable « *Alexis* » me paraît ne pas être tellement important pour la connaissance de C.v.V. – surtout si on se souvient qu'il n'a jamais revu sa patrie en Estonie [8] après son départ [9]. Quant à la 'Salisbury' je ne peux que répéter mes seuls souvenirs d'une photo plutôt château que demeure des Vietinghoffs qui portait ce nom. Il me reste la question d'ordre 'archiviste' que vous me posez sur les diverses demeures de C.v.V. à Zurich. Ce qui est absolument sûr c'est que C.v.V., pendant tout le temps de notre connaissance (1951-1957) ait toujours habité à Zollikon, Bahnhofstr. 35. Cependant j'ai passé, en effet, sous silence sa dernière adresse à Zurich-Enge, Farenweg 16 [10], où il restait, à partir de l'an 1956, sous les soins d'un jeune garde-malade, où je continuais de le visiter et où il est décédé paisiblement en grande faiblesse artérios-cléreuse, le 12 janvier 1957. A part cela, je ne me souviens pas d'autres demeures [11] – possiblement antérieures à Zollikon – dans la ville de Zurich. ...



Portrait de Conrad de Vietinghoff par Flora Steiger-Crawford, 1935-1940 ?

Remarques aux lettres du médecin

[1] Le docteur Alb a été durant différentes périodes le médecin de Conrad, d'Egon et d'Alexandre de Vietinghoff.

[2] L'instrument de Blüthner à Leipzig était un demi-queue.

[3] Le médecin a raison : Conrad n'a jamais composé de musique. En fait, il s'agit là d'une création littéraire de M. Yourcenar, qui fait de lui un compositeur d'avant-garde.

[4] Le médecin commet ici une erreur : Salisbury (Mazsalaca) n'est pas située à proximité immédiate de Riga, mais à quelque 150 km au nord-est, vers la frontière actuelle de l'Estonie.

[5] En fait, il existe des photographies de Marguerite avec Egon à la plage de Scheveningen, mais nous doutons qu'il y en ait une de Marguerite avec les deux fils, Egon et Alexis.

[6] Ce souvenir est correct, à l'exception de deux concerts de bienfaisance en 1910 à Neuwied (Allemagne) et en 1923 à Fribourg (Suisse).

[7] M. Alb jouait du violon.

[8] Ici, le médecin se trompe : la patrie de Conrad était cette partie de la Livonie d'alors, qui appartient à la Lettonie actuelle. Mais il fit ses études à Dorpat, Tartu en Estonie actuelle.

[9] Il est d'autre part avéré qu'après ses études à Leipzig et à Berlin, il est retourné chez ses parents quelques fois, certainement à trois reprises : pour ses fiançailles avec Jeanne en 1902, et avec ses enfants en 1904 et en 1906. Il n'est pas avéré qu'il y soit retourné encore une fois, mais seul, et si 'oui' assurément pas après 1913.

[10] Le Farenweg ne se trouve pas à Zurich-Enge, mais à Zurich-Wollishofen, soit à dix minutes à bicyclette de l'appartement de son fils Egon.

[11] Entre son appartement à la Bahnhofstrasse 35 et celui du Farenweg, il a brièvement habité un logement de deux pièces à la Zollikerstrasse de Zurich, en face de l'église, dont les carillons ont troublé son jeu de piano et l'ont donc rapidement chassé.

5 – Souvenirs de sa bru Liane

Ficelles

Lorsqu' après sa mort, nous avons liquidé son ménage, j'ai trouvé une boîte ainsi baptisée : « *Ficelles trop courtes pour l'emploi* ».

Commentaire : Conrad a grandi dans une vaste propriété qui couvrait pour ainsi dire tous les besoins du quotidien. Ce qui ne pouvait être produit sur place devrait être cherché, avec chevaux et équipage, chez des marchands éloignés, voire dans la capitale. Conrad avait vécu les années de crises durant des révolutions, des guerres et l'inflation ; en outre, il perdit une part de sa fortune par sa naïveté et sa générosité. Même s'il n'avait pas besoin de faire des économies dans ses 60 premières années, il était toujours conscient de l'utilité et de la valeur de menus objets. Pour lui, jeter quelque chose était du gaspillage et lui coûtait un gros effort.

Le colporteur

Lorsque Conrad quitta son appartement en 1950 pour un petit logis de retraite privé, Melle E., appartenant à la haute société zurichoise, l'aïda pour ses emballages. Ce faisant, elle sortit d'un tiroir deux jarrettières, l'une noire, l'autre d'un rose tendre. Conrad avait plus de 80 ans et ne recevait jamais de visites féminines, à l'exception d'admiratrices de ce pianiste exceptionnel, et de ses brus. Melle E., connaissant son mode de vie ascétique, troublée par cette découverte, lui présenta ces deux objets inattendus sans mot dire, mais avec un regard évidemment interrogateur. « *Le colporteur n'avait rien d'autre* » fut la réponse à la fois gênée et maladroite...

6 – Homo...

Il est indispensable de tenir compte du fait qu'à l'époque, comme d'ailleurs de nos jours dans un grand nombre de pays et de familles, la sexualité était un sujet tabou : on n'en parlait simplement pas. Le terme 'homosexuel' n'a d'ailleurs été inventé qu'en 1868 et n'était guère courant. « *Homo* » ('même') vient du grec, que Conrad avait étudié et il était très attaché à cette culture. 'Sexus' ('sexe' évidemment), en revanche, est un vocable latin. Le mot 'homosexuel', donc artificiel et hybride, est de nos jours tout naturellement utilisé dans les sociétés du monde occidental, alors qu'à l'époque de Conrad, il faisait plutôt partie du vocabulaire de quelques théoriciens. C'était trop « *médical* », juge Marguerite Yourcenar même beaucoup plus tard. Si ce terme, comme d'autres, populaires et argotiques, est devenu courant dans nos vocabulaires, il ne franchissait sans doute pas les lèvres de Conrad – même si dans une lettre à l'un de ses amis les plus proches, il abrégait *H.S.*.



Portrait de Conrad de Vietinghoff
par Flora Steiger-Crawford,
1935/40 ?

Conrad parlait de « *homo-trop* » (porté vers son semblable), ou de « *homophile* », notions disparues de nos jours, où l'on ne met plus l'accent sur le sexe mais sur l'érotisme et les sentiments : « *homotropie* », « *homophilie* » ou « *homoérotisme* » – tous ces mots créés à partir du grec attirent l'attention sur quelque chose de plus général, de plus subtil que le sexe comme tel. Des formules vulgaires, devenues courantes de nos jours, telles que 'faire l'amour', ne pouvaient, pour Conrad, être liées à sa perception idéalisée, à sa vision romantique de l'être humain.

Le fait que, durant la première moitié de la vie de Conrad, on se baignait avec des maillots qui ne laissaient apparaître que les avant-bras et les chevilles, et en outre uniquement dans des établissements de bain où les hommes et les femmes étaient strictement séparés, est absolument inconcevable aujourd'hui.

Mais alors, toute autre tenue était considérée comme licencieuse, et les déviations de règles absolument obsolètes actuellement étaient passibles d'amendes, voire d'emprisonnement. Il va de soi qu'il n'était pas possible d'étaler une 'gay-life' comme c'est le cas de nos jours, et cela pas encore sur un plan universel. Oscar Wilde, personnage extravagant, objet d'un procès scandaleux à Londres en 1895, fut condamné à deux ans de travaux forcés pour raison d'homosexualité. C'est un homme brisé qui fut libéré et qui mourut en 1900. Conrad vécut cela entre 24 et 30 ans. Le destin de Wilde fit la une des journaux du monde entier ! En outre, on n'avait pas encore oublié le drame des années 1870 (année de naissance de Conrad), à savoir la liaison de Paul Verlaine avec Arthur Rimbaud.

On ne saurait dire si Conrad a jamais cédé à ses penchants, ni, le cas échéant, dans quelles circonstances. « *Mais un instinct n'est pas encore une tentation; il la rend seulement possible.* » (Marguerite Yourcenar dans *Alexis*). Selon des rencontres dans les années 1970 avec son ami le plus familier, il est même plausible qu'il ait transposés ses sentiments sur le clavier – en tout cas durant de longues périodes de sa vie – que, à l'instar de son contemporain Thomas Mann, il ne s'y soit jamais adonné mais qu'il les ait sublimés dans son art.

On s'exaltait alors dans son milieu, lors de longs entretiens et échanges épistolaires entre de rares amis du même bord, sur l'idéal de la « *kalokagathie* » des Grecs anciens (le fait d'être à la fois beau et bon/bien), sur la différence entre les deux formes de l'amour, « *Eros* » et « *Agapé* », ainsi que sur la formule de l'archéologue J. J. Winckelmann (1717-1768) « *Edle Einfalt – stille Grösse,* » en traduction française « *noble candeur – grandeur discrète* » ou « *noble simplicité, grandeur sereine.* » On glosait sur les grands classiques de la littérature allemande, on s'abîmait dans Dostoïevski (1821-1881) et Nietzsche (1844-1900, Conrad noua contact avec la sœur de celui-ci), plus tard dans le psychologue Carl Gustav Jung (1875-1961), le pasteur Martin Niemöller (1892-1984), avec d'autres encore.

En compagnie de ses amis, il lisait Platon (en version originale grecque, bien sûr) et les poèmes de Paul Verlaine (1844-1896) et Arthur Rimbaud (1854-1891) en français. Avec l'empathie de ceux qui savent de quoi on parle, ils comprenaient les nouvelles de Ernst Wiechert (1868-1933), la poésie lyrique du conte August von Platen (1796-1835) et celle de Stefan George (1868-1933), son hommage à la jeunesse masculine. Ils suivaient avec attention les publications de Hans Blüher (1888-1955), qui s'exprimait souvent de manière très ouverte sur l'érotisme entre hommes. Ils se sentaient interpellés par les grands succès des écrivains homosexuels comme Marcel Proust (Légion d'honneur 1920), Thomas Mann (Prix Nobel de littérature 1929) et André Gide (Prix Nobel de littérature 1947) ou de ceux dont l'œuvre contenait des éléments homoérotiques, comme Hermann Hesse (prix Nobel de littérature 1946).



Conrad de Vietinghoff

Même s'il ne les mettait pas tous sur un pied d'égalité dans tous les domaines et si leurs œuvres ne faisaient pas toutes partie de ses lectures préférées, Conrad doit avoir apprécié que des hommes habités par des sentiments homophiles soient honorés sur le plan international – et cela en dépit des préjugés et des discriminations. Néanmoins, quelle qu'ait été sa parenté spirituelle avec ces poètes, ces penseurs et ces compagnons d'infortune, c'est – en raison de son extrême sensibilité – de Friedrich Hölderlin et Rainer Maria Rilke qu'il se sentait très proche aussi.

Les dates sont données pour montrer que la plupart d'entre eux sont des contemporains de Conrad et souligner l'actualité des débats d'alors sur leurs œuvres. Comme aujourd'hui, cette minorité sensible déplorait la brutalité dominante sur notre planète, qui se manifesta du vivant de Conrad, et cela sous une forme abominable, par notamment les Révolutions russes, la guerre entre la Russie et le Japon, les guerres civiles en Russie, Chine et Espagne, les deux Guerres mondiales, l'holocauste, la guerre de Corée, le régime stalinien et la disparition de sa patrie. Dans toutes ces guerres et dictatures, environ 120 millions de victimes au moins ont perdu la vie. Conrad, lui, était un idéaliste, un humaniste, un pacifiste – et un végétarien.

7 – L’inspirateur de l’écrivaine Marguerite Yourcenar

Conrad, baron de Vietinghoff, ignore qu’il est incarné dans le héros du premier roman de M. Yourcenar « *Alexis ou le traité du vain combat* » (écrit en 1927/28, paru en 1929), conçu de façon très libre. Sans le savoir, encore, il inspire Marguerite Yourcenar comme point de départ du thème romanesque développé dans « *Le Coup de grâce* » (écrit en 1938, paru en 1939). Selon ce que nous savons, le père de Marguerite a, en 1925/26, parlé à sa fille du ménage de Conrad et de Jeanne, ainsi que de son propre amour pour celle-ci, décédée le 15 juin 1926.

Marguerite Yourcenar était passée maîtresse dans l’art de brouiller ses pistes, dans les tours de passe-passe, les jeux de cache-cache. Même les biographes se laissent parfois tromper et prennent pour du bon argent les traits de caractère qu’elle prête aux Vietinghoff. Ainsi, et particulièrement au sujet de Conrad, on se heurte fréquemment à des erreurs, aussi bien en ce qui concerne son métier et les données biographiques que ses goûts et son comportement.

Marguerite Yourcenar n’a en réalité rencontré Jeanne qu’à peu de reprises et, jusqu’en 1927, Conrad encore plus rarement. Toutefois, elle en a appris par son père (Michel de Crayencour) davantage que sur Conrad, mais combien ? Aussi a-t-elle de Jeanne de Vietinghoff d’une part une image beaucoup plus plastique et réaliste que de Conrad, et d’autre part, étant précisément donné le caractère seulement esquissés de celui-ci, lui apparaît-il comme une projection d’elle-même particulièrement réussie. Elle la complète par la vision qu’elle s’en fait ou selon les besoins du personnage dans ses œuvres littéraires. Elle comble certaines de ses lacunes par un ensemble de reconstructions psychologiquement plausibles, de dramaturgie, de réflexions personnelles et de poésie. Non qu’elle anime des histoires du passé et les rende transparentes pour le lecteur – presque à l’inverse – elle utilise souvent le flou de ce passé pour y caser ses observations et ses sentiments actuels.

Afin d’obtenir la distance voulue avec la réalité, Marguerite Yourcenar ne se contente pas de changer les noms, mais procède à des interversions ou à des transpositions : Conrad devient ‘*Alexis*’ ou ‘*Egon*’ et Alexis se transforme en ‘*Axel*’, et ainsi de suite. De cette façon, en maintenant les prénoms authentiques, elle conserve un certain lien intime avec la réalité. On retrouve dans son propre pseudonyme ce goût de jouer avec les noms, les lieux et les faits : en déplaçant les lettres de son nom de famille qui, avec Marguerite (plus quatre autres prénoms) Cleenewerck de Crayencour, de toute façon est un peu long, elle a passé de Crayencour à son anagramme ‘*Yourcenar*’, – dont elle a supprimé le second ‘c’, – elle n’est pas pédante à ce point ! Bien qu’elle sache s’imprégner de l’histoire et de la personnalité des individus, et qu’elle dispose de très vastes connaissances en histoire, en politique etc., elle laisse porte ouverte à la fantaisie, aux associations, à la création.

Conrad, le silencieux, exerça une autre forme de fascination sur Marguerite Yourcenar que son idole féminine, Jeanne, l’écrivaine, belle et de personnalité exceptionnelle : Marguerite partageait avec lui le ‘secret’ de l’érotisme homosexuel. Après le scandale (1895) causé par Oscar Wilde (1854-1900) et les effets catastrophiques qui en découlèrent pour lui, dont Conrad (1870-1957), âgé alors de 24 ans, eut certainement des échos, il y eut l’affirmation publique d’André Gide (1869-1951), écrivain pratiquement du même âge, internationalement reconnu, qu’il partageait lui aussi cette option sexuelle et l’a défendait dans la société. A l’époque, tous ceux qui étaient atteints par ce destin le vivaient le plus discrètement possible, ou dans une émigration intérieure, ou encore investissaient leur énergie vitale dans l’art, sous quelle forme que ce soit. Thomas Mann (1875-1955), également contemporain de Conrad, en est un des exemples les plus éminents. Il ne faut donc pas s’étonner de ce que les membres de cette (grande) minorité dépendaient surtout de modèles célèbres et de secrètes sympathies des amis, comme c’est encore en partie le cas de nos jours – selon le milieu social et la législation locale.

Or, le mari de la femme que Marguerite Yourcenar vénérât fut le premier être dont elle découvrit les penchants semblables aux siens (Conrad n’en a probablement rien su). Le fait que ce fut précisément le mari de la femme la plus admirée par Marguerite Yourcenar qui, le premier, se soit avéré avoir les mêmes affinités (Conrad n’a vraisemblablement jamais eu connaissance de celles de M. Yourcenar) a fait de lui – après Jeanne – le deuxième être auquel elle se soit identifiée, ainsi que le modèle littéraire de son œuvre.

L'empathie de Marguerite Yourcenar, sa curiosité sur le plan de la psychologie, son introspection et ses phantasmes érotiques devaient obligatoirement la focaliser sur Conrad. C'était lui qui vivait avec la plus belle et la plus désirable des femmes et des mères, la plus forte aussi ; c'était lui qui partageait son intimité, qui avait pu mener avec elle une vie commune durant au moins 26 ans – quelles qu'aient pu être par ailleurs leurs compromis, leurs conventions.

Second motif principal pour introduire des aspects de la personnalité de Conrad dans les personnages de ses romans : le monde sentimental de Conrad lui-même, sujet indépendant de Jeanne d'une part, et le monde personnel de Marguerite elle-même, d'autre part. En tout premier lieu, il l'inspira pour le héros de « *Alexis ou le Traité du vain combat* ». Il était impossible à celle-ci de concentrer son intérêt sur une seule personne. En effet, Jeanne était certes l'élément dominant, incomparable, et son caractère exemplaire s'insérait sans difficulté dans la société d'alors. En revanche, Conrad, le second personnage, le plus introverti, donc le plus solitaire, lui était par là-même plus proche, en raison de leurs désirs et problèmes communs. Conrad était dominé par le rayonnement de sa compagne, dont la personnalité exceptionnelle a davantage marqué Marguerite Yourcenar. Ce n'est que dans son art, à savoir le piano, que Conrad pouvait s'exprimer avec une intensité incomparable.

Extérieurement, il apparaissait dans l'ombre de Jeanne, et cette ombre, à côté du rayonnement de celle-ci, attirait Marguerite Yourcenar également de façon pour ainsi dire magique. En effet, elle devait – du fait aussi qu'elle le connaissait à peine – répondre à des questions existentielles par le truchement de sa propre imagination : or c'était là précisément qu'intervenait sa créativité littéraire. Autant dire que les parents du peintre Egon de Vietinghoff étaient les figures de projection idéales pour Marguerite Yourcenar. Il en résulta des entrelacs en quelque sorte inextricables de vérité et de création littéraire. Egon et son frère, ainsi que leurs deux parents apparaissent tous, bien qu'avec leurs prénoms changés hormis pour Jeanne, dans le troisième volume de la saga familiale « *Quoi ? L'Éternité* » de Marguerite Yourcenar.

Il faut cependant se garder de considérer ses livres comme des témoignages documentaires – il s'agit de littérature à l'état pur, qui contient juste ce qu'il faut de réalité pour construire l'arrière fonds de tel ou tel roman. La construction de ce décor n'est pas un simple procédé littéraire de Yourcenar, c'est ce qui lui permet la transfiguration ses éléments thématiques personnels. « *Toute œuvre littéraire est ainsi faite d'un mélange de vision, de souvenir et d'acte, de notions et d'informations reçues au cours de la vie par la parole ou par les livres, et des raclures de notre existences à nous.* » (M. Yourcenar, postface à « *Un Homme obscur* »)

Aussi, importe-t-il de prêter attention aux titres et sous-titres éloquents de ses œuvres (« *Le Labyrinthe du Monde* », « *La Chute des Masques* », « *Les Songes et les Sorts* »), ainsi que ceux de diverses biographies qui lui sont consacrées (« *L'invention d'une vie* », « *La passion et ses masques* », « *La flâneuse du labyrinthe* »). Conrad de Vietinghoff, lui, sublimait le thème essentiel de sa vie en se plongeant dans la lecture de livres traitant de ce problème et dans la Bible, dans des discussions et correspondances avec de rares amis et tout d'abord – comme nombre d'êtres ultra-sensibles – en s'adonnant à son art, le piano. Quant à sa femme Jeanne, elle sublimait de son côté les sujets dramatiques et complexes de sa vie par une pédagogie intérieure et ses ouvrages littéraires. A sa manière, Marguerite Yourcenar n'a rien fait d'autre.

Quatre sources peuvent être à l'origine de tout ce que Marguerite Yourcenar savait de Conrad : Tout d'abord les éventuelles allusions d'une adulte disciplinée, Jeanne, consciente de ses responsabilités à l'égard d'une jeune fille, Marguerite, qu'elle n'a que très rarement rencontrée. Ensuite, Marguerite Yourcenar dit elle-même que c'est son père, Michel de Crayencour, qui lors de discussions avec elle, lui a donné quelques points de repère (ou lui a raconté toute l'histoire ?) relatifs à la vie commune de Conrad et de Jeanne, ainsi qu'à la vénération que lui, Michel, vouait à Jeanne. D'autre part, il semble qu'à l'âge de 24 ans, Marguerite ait une fois rendu visite, seule, à Conrad alors veuf. Enfin, elle ne manquait ni de sensibilité, ni d'intuition, ni de sens de l'observation, et pas moins d'intelligence constructive pour ajuster les éléments dont elle disposait.

Marguerite Yourcenar ne le connaissait donc qu'à peine et combla les lacunes dans l'image qu'elle en gardait avec ses propres sentiments et visions. En outre, ses œuvres n'étaient pas des reportages, mais de la vraie littérature. Dans son roman « *Alexis* », elle est au plus près du véritable personnage de Conrad, ce qui est dû au fait qu'elle restait sous l'emprise de leurs rares rencontres, d'une part, et que, d'autre part, ses premiers pas

dans l'écriture trahissent une réserve qui sera moins apparente par la suite. Toutefois, il convient de prendre connaissance d'une série de divergences entre le héros du roman et son modèle réel (cf. « *Eclaircissements et Rectifications* »). Les compléments, enjolivements et modelages, l'indépendance des personnages romanesques issus des souvenirs que M. Yourcenar conservait du couple Conrad et Jeanne plus évidents dans « *La Nouvelle Eurydice* » (1931) et dans « *Anna, soror ...* » (éditions en 1925, 1935, 1981) et avec des vraies traces de Jeanne, mais très peu de Conrad.

8 – *Alexis ou le Traité du vain combat*

Il faut reconnaître que les relations homo-érotiques sont manifestement l'un de ses thèmes favoris, qui se retrouvent dans l'ensemble de l'œuvre yourcenarienne. Ce qui est pour elle la façon d'assimiler sa propre homosexualité ou ses sentiments pour des hommes ayant une telle tendance. Cela étant, elle ne songe pas uniquement à une manifestation de l'art, car il s'agit souvent de traits de caractère personnels présentés chez ses personnages sous un autre 'emballage' – ce qui est courant chez les écrivains. Et cela tout particulièrement dans son premier roman « *Alexis ou le traité du vain combat* », publié alors qu'elle n'avait que 26 ans, et qu'à cette époque, les tendances homosexuelles n'étaient de loin pas étalées avec la liberté qui règne de nos jours dans de nombreux pays.

Conrad de Vietinghoff, ignore qu'il est incarné dans le personnage d'« *Alexis* ». « *Alexis ou le traité du vain combat* » paraît en 1929, année de la mort du père de Marguerite. En 1927, Marguerite s'est rendue en pèlerinage sur la tombe de son idole et l'a vraisemblablement enchaîné avec une visite à Conrad. Elle l'a en réalité à peine connu. Ce qu'elle peut en savoir est dû aux récits de son propre père, car elle ne l'a rencontré que trois ou quatre fois, et encore enfant. Plus tard, elle a 24 ans lorsque, très probablement, elle rend visite à Conrad, alors veuf. C'était sans doute l'occasion bienvenue de préciser partiellement son image, mais il reste encore assez d'aspects lacunaires qu'elle complète par ses propres visions et sentiments.



Conrad de Vietinghoff, 1909-1912 ?

D'ailleurs, il ne s'agit pas d'un reportage, mais de littérature. Cela est encore plus évident dans d'autres œuvres où elle s'inspire du couple Conrad et Jeanne. Dans les romans suivants, les protagonistes sont des figures qui agissent de moins en moins comme les parents réels du peintre Egon de Vietinghoff – à part de Jeanne dans « *Mémoires d'Hadrien* » et dans « *Anna, soror ...* ». (cf. « *Jeanne de Vietinghoff, la mère* »)

Conrad de Vietinghoff avait deux fils : le futur peintre Egon et son frère Alexis, d'une année et demie plus jeune. Le nom d'Alexis était celui du père de sa femme Jeanne de Vietinghoff, le Belge Alexis Bricou (1824-1877). D'autre part, Marguerite Yourcenar s'est inspirée du titre de la deuxième églogue du poète latin Virgile, à savoir « *Alexis* », pour son œuvre qui est plutôt un essai demi-biographique, ou une nouvelle. Dans le poème champêtre de Virgile, il s'agit d'un bel adolescent auquel Corydon rend de passionnés hommages. André Gide, autre écrivain francophone, Prix Nobel de Littérature, s'empara lui aussi en 1911 d'un personnage de cette églogue pour le titre d'un ouvrage : « *Corydon* », qui ne fut publié sous le nom de Gide qu'en 1924. Il provoqua un scandale – exactement 4 ans avant que Marguerite Yourcenar n'écrive son « *Alexis* ». Il était également l'auteur de « *La Tentative amoureuse, ou Le Traité du vain désir* » (!), publié en 1922. Il y avait là suffisamment d'associations d'idées et de parallèles pour les initiés au sujet du thème du roman. Le « *Corydon* » d'André Gide est constitué de « *quatre dialogues socratiques* », alors que le petit roman de Yourcenar est rédigé sous la forme d'une longue lettre. Le genre du roman épistolaire convenait déjà depuis longtemps à des relations érotique, voire 'taboues' et, par conséquent passées sous silence dans la société d'alors, comme un journal intime.

Il ne faut pas oublier que ce roman a été écrit dans les années 1927-28, et qu'il marquait les débuts littéraires de l'auteure : il ne s'agissait donc pas de se faire remarquer par un éclat. Marguerite de Crayencour use aussi d'un pseudonyme, Yourcenar, qu'elle a conservé après le succès de son début avec « *Alexis* ». Elle se dissimulait donc non seulement derrière un héros de roman masculin, mais aussi derrière une anagramme. En outre, sans jamais verser dans le sentimentalisme, Marguerite Yourcenar a toujours su combiner l'unicité de ses personnages avec des considérations d'ordre plus fondamental.

Dans ce roman, dépourvu d'action et qui est plutôt un récit ou une nouvelle, il s'agit des réflexions du dernier descendant d'une famille appartenant à la noblesse, relatives à sa vie, ses origines, ses angoisses, ses désarrois, ses passions et ses manquements. Tant et si bien que, torturé par la recherche de la vérité, il écrit une longue lettre d'adieu à sa femme, avouant de façon allusive cette homosexualité qu'il a si longtemps cherché à cacher. Avec beaucoup de sensibilité et très peu de moyens, l'auteure crée une atmosphère dense qui dévoile un cruel conflit intérieur. En 2003, année au cours de laquelle Marguerite Yourcenar et Egon de Vietinghoff auraient célébré leur centenaire, le *Centre International de Documentation Marguerite Yourcenar (CIDMY)*, à Bruxelles, monta quelques représentations réussies d'une théâtralisation du roman « *Alexis* » réalisée par la directrice du centre, Michèle Goslar.

Le héros en est incontestablement Conrad, auquel l'écrivaine avait donné le prénom du second fils de celui-ci (et donc du frère du peintre, Egon de Vietinghoff). Intervertir ou substituer les noms est un procédé simple et couramment utilisé par Marguerite Yourcenar pour estomper la réalité. Le roman parut encore du vivant de Conrad, Egon et Alexis, alors que Jeanne – la *Monique* du roman – était décédée trois ans auparavant. On ne saurait toutefois remplacer, dans l'œuvre de Mme Yourcenar, le nom d'« *Alexis* » par celui de Conrad, en s'imaginant que l'on aurait ainsi le portrait historiquement correct de Conrad de Vietinghoff. Elle réussit admirablement bien à faire ressentir l'aura qui se dégage de cet homme si discret. Le personnage du roman est, par certains traits, étonnement proche du modèle. L'auteure en a toutefois modifié sciemment quelques-uns, ou alors ils dérivent, poussés par le poids du roman. « *Les choses dans la vie ne sont jamais précises ; et c'est mentir que de les dépendre nues, puisque nous ne les voyons jamais que dans un brouillard de désir.* » (« *Alexis* », p. 24). « *Tout bonheur est une innocence.* » (« *Alexis* », p. 32)

Il est malaisé de percer à jour le jeu du vrai et de l'imaginaire, si cher à Marguerite Yourcenar et où elle excelle. Elle a pu à différents reprises tromper ses biographes, même dans leurs portraits du véritable personnage de Conrad. C'est la raison pour laquelle on trouve dans les biographies qui lui sont consacrées de nombreuses erreurs relatives à Conrad. La personnalité de celui-ci, remarquable et introvertie à l'extrême, d'une façon générale, été supplantée par le rayonnement exceptionnel de sa femme Jeanne, personnalité beaucoup plus marquante pour notre auteur. Seul le pianiste en lui se montrait d'une expressivité sans pareille.

En ce qui concerne les traits de caractère essentiels d'« *Alexis* », il est tout à fait plausible : « *sa lenteur pensive et scrupuleuse* » qu'elle décrit en « *langue dépouillée, presque abstraite, à la fois circonspecte et précise* » (préface d'« *Alexis* », Œuvres romanesques, p. 5). Malgré cela, les observations faites dans le cadre de la famille Vietinghoff et ses traditions, de même que les données issues de l'héritage ainsi que les témoignages de contemporains, nous offrent de Conrad une image qui par certains points ne correspond pas à celle de l'« *Alexis* » de l'écrivaine. Mais cela ne devait pas être ! « *Alexis* » est un roman, non une biographie. Ce qui apparaît comme « étranger » au personnage reflète la vision évidente de l'auteure. C'est son droit strict de se couvrir, d'une part, comme de s'introduire dans la vie de ses héros, d'autre part.

Ce n'est pourtant pas que Marguerite Yourcenar ranime des histoires du temps passé et qu'elle les présente de façon transparente pour le lecteur actuel, mais – presque à l'inverse – elle utilise l'obscurité du passé comme cadre dans lequel elle introduit ses propres sentiments et comportements, ainsi que ceux d'autrui. Marguerite Yourcenar elle-même écrit : « *Dans 'Feux', ces sentiments et ces circonstances s'expriment tantôt directement, mais assez cryptiquement, par des 'pensées' détachées, qui furent d'abord pour la plupart des notations de journal intime, tantôt au contraire indirectement, par des narrations empruntées à la légende ou à l'histoire et destinées à servir au poète de supports à travers le temps.* » (« *Feux* », préface, Œuvres romanesques, p. 1043).

On peut à juste titre douter de l'authenticité historique de Conrad, nommé dans le roman *'Alexis de Géra'* lorsque l'auteure évoque des tentations suicidaires ou lorsque le personnage reconnaît se laisser aller à de banales aventures, anonymes et payantes. Selon tout ce que l'on sait de la personne de Conrad, ce comportement d'*'Alexis'*, le personnage du roman, est davantage issu de l'imagination de l'écrivaine, car ces désirs et ces épisodes appartiennent manifestement au monde de Marguerite Yourcenar elle-même. En effet, à un âge déjà très avancé, soit bien plus âgée que ne l'était Conrad en 1927 et *'Alexis'* dans le roman, elle caressait encore l'espoir de telles aventures. Ainsi, lors d'une flânerie dans le quartier chaud d'Amsterdam, à l'âge de 80 ans, elle note :

« J'aime tendrement ces femmes en vitrine ... Je retrouve l'affiche explicite et naïve avec les différentes postures de l'amour ..., les sex-shops ... Une femme jeune dit ... ' ... vous ne voulez pas une petite fantaisie ?' ... Seule avec J. ..., je crois que j'aurais tenté la fantaisie et voulu voir où elle menait ... J'ai repensé plusieurs fois depuis à cette inconnue offrant aux premiers et aux premières venues le plus doux d'elle-même » Et André Fraigneau constate des dizaines d'années auparavant : *« Elle aimait les bars, l'alcool, les longues conversations. Elle cherchait sans cesse à séduire. »* Quant au vrai Conrad, on n'a pas d'indice d'un tel penchant.

De plus, des phrases que l'on trouve dans *« Alexis »*, telles que : *« Je ne me vante pas d'avoir aimé. ... L'amour ... est un sentiment que je n'ai pas ressenti par la suite (c.-à-d. après l'amour d'enfance avec candeur, simplement en regardant la beauté de ses amis); il faut trop de vertus pour en être capable; ... une passion si vaine, presque toujours menteuse et nullement nécessaire, même à la volupté »* apparaît à ceux qui ont connu Conrad de Vietinghoff aussi éloignées de lui que la conviction du héros de Yourcenar d'être *« trop médiocre pour mériter qu'il m'accueille, même s'il m'était possible de le (l'être parfait, l'amour réciproque) trouver un jour »*.

Autre preuve que l'auteure ne vise pas la vérité biographique et suit son propre cheminement intérieur, le fait que si Conrad avait perdu sa patrie balte, il avait néanmoins reçu en espèces sa part d'héritage avant les révolutions russes et cela à Paris, de sorte qu'il n'a souffert d'aucune privation matérielle – du moins pas encore dans les années où Marguerite Yourcenar écrivait ce livre. *'Alexis'* souligne d'ailleurs ce fait, qui accentue encore sa mauvaise conscience à l'égard de *'Monique'*. Il n'existait pas de déséquilibre au niveau financier entre Jeanne et Conrad, parents d'Egon de Vietinghoff.

Il n'en demeure pas moins que le lecteur est mis en présence de l'aura de ce Conrad si sensible, si distingué, si aimable aussi, qu'on ne saurait non plus le prétendre inventé de toutes pièces. D'autre part, l'art de l'écrivaine ne consiste pas essentiellement dans le choix du sujet ou la description du personnage principal, mais – car c'est de la littérature – dans l'art de créer par le truchement de la langue. Or, Egon de Vietinghoff et Marguerite Yourcenar partagent cette conception de l'art, à cette différence près que le peintre s'exprime par des couleurs. Dans sa vision philosophique, *'Peinture transcendante'*, Vietinghoff nie l'importance du sujet. Ce qui compte pour lui, c'est la manière de l'artiste de le transformer par son imagination.

Auparavant, elle s'était rendue sur la tombe de Jeanne au cimetière de Jouxens près de Lausanne, et peut-être a-t-elle fait le voyage à Zurich dans l'espoir d'en apprendre davantage sur elle par Conrad qui habitait dans les banlieues à Zollikon. Marguerite était au courant de son penchant pour les hommes par une conversation, au moins, avec son père. Ici aussi se pose la question de savoir jusqu'à quel point. Mais elle savait certainement qu'il avait éprouvé pour Jeanne amour et vénération.

Néanmoins, le motif d'une visite à Zurich n'a pas obligatoirement été d'accumuler du matériel dans l'intention précise d'écrire un roman. Jusque là, Conrad ne constituait pas encore un sujet littéraire pour Marguerite Yourcenar; il s'agissait plutôt du vague souvenir de son enfance, où Jeanne était devenue l'idole de sa jeunesse qui avait influencé sa vie. Marguerite Yourcenar n'a appris que tardivement le décès de Jeanne. N'était-ce pas tout naturel – même sans l'arrière-pensée d'un roman à écrire – que d'interroger le veuf sur les dernières années de sa femme et de se faire aussi une image de cet être hors du commun que Jeanne n'avait pas quitté, en dépit de la préférence de son mari pour les hommes ?

Le séjour de Marguerite Yourcenar du 29 au 31 août 1927 dans un hôtel zurichois est attesté, et le troisième jour est marqué par le début spontané de son bref premier roman *« Alexis »*. La biographe Michèle Goslar considère tout d'abord des *« confidences »* de Conrad comme hypothétiques (p. 87) et les présente, au cours du

développement de ses réflexions, plutôt comme un fait qui, par la suite, fut adopté par d'autres biographes. Ces « *confidences* », seraient une explication de l'élan avec lequel Marguerite Yourcenar s'empara du roman immédiatement après la plausible rencontre avec Conrad. Voire, d'accepter des « *révélations* » de Conrad à la jeune Marguerite, c'est une spéculation assez suggestive qui paraît plutôt absurde, mais fondée sur une évocation de Marguerite Yourcenar elle-même. Mais, il est notoire que l'auteure maîtrisait bien le mélange de la vérité et de la poésie selon l'occasion, même dans la trilogie « *Le Labyrinthe du monde* », quasi biographique.

Et à cette époque, la personnalité de Conrad, sa façon aussi inhibée que distinguée de s'exprimer, il paraît invraisemblable qu'il se soit permis de se confier à une jeune femme (elle-même issue d'une famille appartenant à la noblesse) au sujet de sa vie conjugale – sans parler de sa vie sentimentale. Compte tenu également du fait qu'il s'agissait alors d'un sujet tabou, mais aussi de son éducation dans un milieu aristocratique, c'est véritablement inimaginable. Evidemment, nous ignorons si, influencé par une question précise, sortant des conventions d'alors, sur une liaison entre son père, Michel de Crayencour, et Jeanne, épouse de Conrad, il ne s'est pas laissé entraîner à répondre par une allusion discrète – mais cela nous semble également peu plausible, aussi bien sur le plan psychologique qu'en raison du pouvoir, alors, de l'étiquette.

Néanmoins, la très vraisemblable visite de Marguerite Yourcenar à Conrad n'aurait pas été sans effet. Pour la première fois, la jeune femme se serait trouvée face à lui en tant qu'adulte et aurait été impressionnée par son exceptionnelle aura, sa manière réservée, soit incroyablement timide. Elle se serait imprégnée de l'atmosphère qui l'entourait, et qu'elle a su si remarquablement recréer dans l'« *Alexis* ». Mais faut-il qu'un « *aveu* » expressis verbis ait été à l'origine de l'impulsion qui l'a poussée à réaliser cette œuvre ?

Le thème de l'érotisme homosexuel l'a elle-même tellement préoccupée qu'elle était manifestement mûre pour le traiter et qu'il ne manquait, pour en faire un thème littéraire, que le catalyseur tel que sa perception intuitive de l'être qu'était Conrad, l'atmosphère de son appartement, une périphrase discrètes, une citation de Platon, quelques volumes de Verlaine, Rimbaud, Wilde, Gide ou Hesse dans la bibliothèque de Conrad, l'image de la statue d'un éphèbe ou d'un dieu grec, ou tout simplement son sourire peut-être gêné. Le fait qu'elle se soit immédiatement attaquée à la rédaction du bref roman « *Alexis* » n'avait pas cette seule rencontre comme prémices, mais celle-ci fut sans doute le détonateur temporel et spontané de sa première, mais indirecte, profession de foi.

9 – *Le Coup de Grâce*

Marguerite Yourcenar a écrit cet autre bref roman intitulé « *Le Coup de Grâce* » en 1938. Il fut édité en 1939. L'action se joue dans un pays balte lors de la Guerre civile russe (1917/18-1920/21) entre le corps-franc et la Garde rouge des bolcheviks (plus tard l'armée rouge). Le narrateur, *Eric*, officier prussien, s'installe avec ses hommes chez *Konrad*, un ami de jeunesse, dans son château déjà marqué par les attaques ennemies. *Sophie*, la sœur de celui-ci, tombe amoureuse d'*Eric*, mais ne peut rien espérer d'autre qu'une affection fraternelle, car il a en réalité un faible pour *Konrad*. Les trois personnages appartiennent à la noblesse et vivent dans une communauté sous la menace extérieure, et dont, en conséquence, les structures riches en traditions se délitent. *Sophie* essaie de trouver une diversion dans des aventures sans lendemain qui devraient rendre *Eric* jaloux. Dans cette situation sans issue, cette atmosphère psychologique de fin du monde, ces rejets répétés, auxquels elle se heurte, *Sophie* quitte le château. Elle se lie avec un étudiant, opte pour l'obédience opposée et fraternise avec les bolcheviks. Mais le petit groupe dont elle fait partie est cerné par la troupe d'*Eric* et emprisonné. *Konrad* a péri dans un accrochage antérieur et la lutte est arrivée au point où l'on ne fait plus de prisonniers. Même *Sophie* n'y échappera pas et son ultime désir est que le coup de grâce lui soit asséné par *Eric*.

Ce que le célèbre réalisateur allemand Volker Schlöndorff a fait de ce roman dans le film portant le même titre (1976), n'a pas à être discuté ici : c'est un autre chapitre de l'histoire. Marguerite Yourcenar, n'était pas très heureuse et, dans une lettre à Volker Schlöndorff, a émis différentes critiques relatives au caractère des trois personnages. Les rôles principaux étaient tenus par Margarethe von Trotta, Mathias Habich, Rüdiger Kirschstein, Valeska Gert et Mathieu Carrière. Cette réalisation a été récompensée par le « *Ruban d'Or* », le plus doté prix culturel d'Allemagne.

Ce n'est certainement pas par hasard que le Conrad réel soit l'éponyme, 'Konrad', de son pendant romanesque. Mais le nom 'von Reval' qui n'existe pas, indique toutefois une certaine distance entre la fiction et la réalité. Il arrive que le vrai Conrad, le père du peintre Egon de Vietinghoff, surgisse brièvement. Toutefois avec des traits de caractère, des comportements différents ; d'autres êtres ont apparemment inspiré l'auteure, ou des expériences personnelles ont été exploitées par sa liberté artistique. Ainsi, *Sophie* n'a rien à voir avec Jeanne de Vietinghoff, mais en revanche beaucoup avec Marguerite Yourcenar elle-même. Quant à *Eric*, il a été inspiré par l'un des amants de celle-ci qui n'avait pas répondu à son amour. Elle a transposé l'action dans la patrie de Conrad, dont elle a donné le nom au troisième personnage.

Le cadre aristocratique de la région balte, la Guerre civile russe après la Révolution d'Octobre, l'amour malheureux d'une femme pour un homme bi ou homosexuel et l'idée un peu vague que Marguerite Yourcenar a de Conrad de Vietinghoff et de sa famille sont les matériaux argileux et bruts de sa création littéraire, dont elle donne la forme à ses héros.

Cela étant, elle exprime sa propre ambiguïté, ses propres réflexions et sa propre histoire avec ses déchirements. Elle n'a pas besoin de rester proche des personnages réels pour prendre conscience des différents aspects de sa propre personnalité par l'acte créateur de l'écriture. Souvent, cela n'a pas beaucoup à voir avec ses modèles et sur ce point, il aurait peut-être été préférable de donner d'autres prénoms aux personnages littéraires.

Comme aucune relation érotique n'est intervenue entre *Eric* et *Sophie*, que le penchant d'*Eric* pour 'Konrad' est évoqué avec beaucoup de décence et qu'il n'est pas précisé si 'Konrad' le partage, le terme de 'triangle' n'est pas approprié. Ce qui lie les deux hommes contient cette part d'idéalisme qui correspond au monde de Conrad de Vietinghoff, et c'est comme si la timidité de l'auteure la retenait de se livrer à l'analyse de ces sentiments, si secrets et délicats. Les brèves allusions, à peine perceptibles pour le lecteur, s'effacent presque derrière le thème de l'amour inassouvi de *Sophie*, qui est le sujet principal du roman et remplit le plus de place, cela dans un langage beaucoup plus clair que pour '*Alexis*'. A ce niveau, on pourrait établir une certaine parallèle avec le vécu conjugal de Jeanne de Vietinghoff. D'ailleurs une parenté des personnages du roman avec les membres de la famille de Vietinghoff ne naît pas sur le plan biographique, mais dans l'équilibre entre des traits de caractère subtilement apparentés et le non-dit, de même que dans l'essence abstraite du tragique propre à l'être humain.

La tactique, chère à Marguerite Yourcenar qui consiste à créer la confusion, est appliquée ici lorsqu'elle prétend, dans la préface ajoutée en 1962 : « *Le livre s'inspire d'une occurrence authentique, et les trois personnages ... sont restés à peu près tels que me les avait décrits l'un des meilleurs amis du principal intéressé.* » (Œuvres romanesque, p. 79). L'auteure suggère la véracité de cette phrase et de tout le roman par le fait qu'à côté d'analyses subtiles et de commentaires objectifs, il est psychologiquement sérieux, voire scientifiquement fondé. Elle explique en outre : « *Ce garçon et cette fille, que je connaissais seulement par un bref résumé de leur aventure ...* » (Œuvres romanesque, p. 80). L'ami proche dont elle parle pourrait même être son propre père, avec lequel elle entretenait des rapports très étroits, et qui lui a (peut-être beaucoup) parlé de Conrad et de Jeanne.

10 – *Quoi ? L'Eternité*

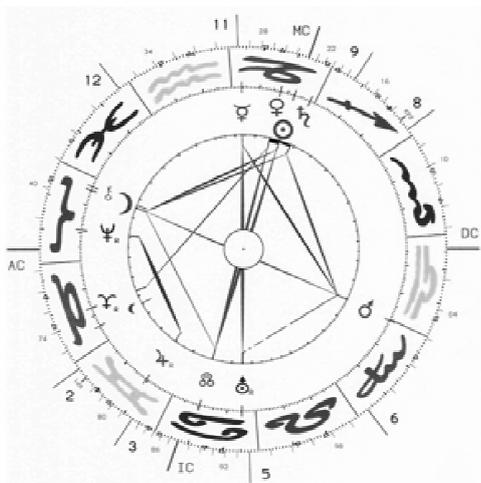
Ses deux parents, Conrad et Jeanne, ainsi qu'Egon lui-même et son frère apparaissent dans cette œuvre, avec des prénoms changés à l'exception de celui de Jeanne. Mais il faut se garder à tout prix de considérer le livre comme une véritable autobiographie, en dépit de la richesse des nombreux détails vérifiables ou de la vivacité des personnages. C'est une œuvre littéraire, qui contient tout juste autant de réalité que l'auteur en a besoin pour bâtir son décor, afin de pouvoir esquisser des réponses aux questions qui l'accompagnent depuis la mort de sa mère, – c'est-à-dire depuis sa naissance –, comme un leitmotiv aux nombreuses variations. Variations ou hantises ? Yourcenar ne nous offre pas là une œuvre documentaire, mais un roman teinté de biographie, qui se déploie dans son cadre nécessaire.

Comme tous les livres de Yourcenar, ce dernier volume non achevé de sa trilogie « *Le Labyrinthe du monde* » est un roman aussi profond que passionnant. Il est parsemé d'épisodes réalistes, traçables historiquement, il est empreint de la sagesse de la Grande Dame, il est écrit dans une langue forte, aux tournures raffinées. Mais son caractère autobiographique ne s'applique que là où il s'agit de la propre famille de l'auteure et partiellement de ses souvenirs personnels. Les épisodes de sa première enfance ont tous un air d'authenticité, alors même que les lacunes de mémoire, tout à fait compréhensibles, y sont comblées de manière à créer du sens au fil de l'histoire. En effet, elle ne reste pas accrochée aux faits précis, que ce soit par simple absence de souvenirs ou par volonté littéraire. Et ce n'est pas par hasard que Josyane Savigneau a donné à sa biographie de Yourcenar le sous-titre « *L'invention d'une vie.* »

Toutes les œuvres de Yourcenar peuvent être lues comme des romans. Mais lorsqu'une œuvre comme « *Quoi? L'Éternité* » se dit « chronique » et revendique par là un caractère autobiographique, le regard est forcément amené à chercher les événements réels entrelacés avec les éléments romanesques. En ce qui concerne les Vietinghoff, l'auteure a suivi sa propre imagination bien plus que ne pourrait le croire un simple lecteur ou même ses biographes.

Dans une lettre adressée à Egon de Vietinghoff et datée du 6 juillet, l'auteure mentionne son travail à cette œuvre. Le mot « *autobiographie* » y apparaît entre guillemets. *Je me suis remise au troisième volume de ma supposée «autobiographie» où en réalité je parais à peine. J'avais pensé, je vous l'avais dit, y faire le portrait de votre mère, mais je me suis aperçue que je n'en savais pas assez sur les détails de sa vie. Mon livre 'Quoi, L'Éternité?' plonge donc dans l'imaginaire avec un fort substratum secret de ma vie à moi. J'en suis moi-même déçue et troublée, mais vous savez trop qu'un artiste ne fait pas ce qu'il veut pour vous étonner beaucoup.*

M. Yourcenar confesse expressément : « *Mais tout cela pouvait ne pas être ... J'ai cru longtemps que ... Je me trompais ... Ce décalage si marqué prouve à quel point notre mémoire éloigne ou rapproche les faits, en d'autres cas les enrichit ou les appauvrit, et les transforme pour les faire vivre. La mémoire n'est pas une collection de documents déposés en bon ordre au fond d'on ne sait quel nous-mêmes; elle vit et change; elle rapproche les bouts de bois mort pour en faire de nouveau de la flamme. Dans un livre fait de souvenirs, il fallait que ce truisme fût énoncé quelque part. Il l'est ici.* » (p. 278 f)



A l'inverse de ce que suggère l'auteure, Conrad de Vietinghoff n'est pas né sous le signe du Bélier et n'a pas son profil entreprenant, carrément fonceur ; selon le calendrier grégorien, il a vu le jour le 29.12.1870 et se trouvait alors sous le signe du Capricorne, qui a imprégné son tempérament plus contrôlé, voire retenu. Et puisqu'il est arrivé au monde après 3h10 du matin, c'est la lune, tout au plus, qui se trouvait en Bélier – M.Y. aurait-elle pris en compte tous ces éléments ? Quoi qu'il en soit, la nature du Capricorne est clairement dominante chez Conrad de Vietinghoff et ce d'autant plus que Mercure, Venus et Saturne se trouvent aussi en Capricorne, à côté du Soleil, c'est-à-dire quatre des dix éléments déterminants d'un thème traditionnel. Cela fait une différence de taille. L'hésitant 'Alexis' du roman homonyme correspondait bien mieux au véritable Conrad que le mari énergique de 'Jeanne de Reval' dans « *Quoi ?*

L'Éternité. » Mais « *Alexis ou le Vain combat* » est un roman-lettre, sans action, déployé sur un tempo 'largo'; a contrario, « *Quoi ? L'Éternité* » est bâti sur un rythme plus mouvementé, 'vivace', avec, parfois, des passages en 'fortissimo'. Ce qui nous amène plutôt à l'art de la composition propre à Marguerite Yourcenar et au fait que ses livres sont sa création personnelle, plutôt que la présentation de faits réels.

Peut-être que cette affirmation pourrait être, malgré tout, écartée si des faits précis ne démontraient que le personnage d' 'Egon de Reval' est en grande partie une invention. Ainsi, Conrad de Vietinghoff n'a certainement pas ... « *souffert de rester en dehors de la grand aventure du siècle, non de la guerre, qui leur faisait toujours horreur, mais le risque et les privilèges du danger, la solidarité, et parfois la fraternité des rangs, un monde viril de contact humain.* » (p. 316). Bien au contraire : il était heureux et reconnaissant d'avoir échappé à l'horreur de la guerre pour se réfugier, avec femme et enfants, dans la Suisse neutre et protectrice où il pouvait se consacrer au piano et à la lecture.

nota bene: Il ne s'agit pas ici de faire la critique littéraire de l'œuvre de la grande dame, mais plutôt de confronter cette œuvre aux faits biographiques, du point de vue de Vietinghoff : cela permettra aux lecteurs, commentateurs et biographes de mieux faire la différence entre littérature et réalité et de ne pas prendre pour argent comptant ce qui est pure invention littéraire. Sur le couvre-livre de « *Quoi ? L'Eternité* » on lit : « *Tout un chaos d'où Marguerite Yourcenar a recrée son propre univers.* » Dans cette œuvre, comme dans d'autres de Yourcenar, ce qui frappe surtout, c'est combien nombreux sont les épisodes de promiscuité, de prostitution, de bordels, de putains, de poules, d'un certain genre de jardins, de rencontres secrètes, d'homosexuels beaux gosses ou drogués, voire proches de criminels, d'expériences lesbiennes sous-entendues ou de parents aux comportements salaces ou ambigus. Ces aspects de la vie, dans la littérature de Yourcenar, rappellent l'œuvre colorée et frivole de Toulouse Lautrec, notamment en ce qui concerne les différents établissements évoqués. Mais dans le contexte de Jeanne et Conrad, ils paraissent tout à fait déplacés.

Liste des éléments biographiques, écarts et différences dans *Quoi ? L'Eternité*

Le personnage romanesque d'*Egon de Reval* comparé à la personne réelle de Conrad de Vietinghoff

1. Conrad de Vietinghoff n'a pas été compositeur et encore moins un musicien excentrique (p. 143), si bien que tous ses voyages pour participer à des premières d'opéras, ballets, hymnes, concerts de piano etc. (p. 147, p. 160 et autres) ainsi que ses voyages à Londres et en Scandinavie (p. 316) pendant la première guerre mondiale sont une pure invention de Yourcenar. Jamais il n'a eu une charge d'enseignement d'interprétation musicale (p. 310). Puisqu'elle avait 24 ans lorsqu'elle lui a rendu visite, et lui 57, elle devait le savoir. Pianiste, il n'a participé qu'à deux concerts de bienfaisance (en 1910 et 1923), sinon il aimait donner des récitals à la maison pour ses amis. Il n'a pas donné de représentation ni à Saint-Pétersbourg, ni à Bâle, et il n'a pas eu de concert ni à la salle Pleyel à Paris (p. 243) ni dans différentes villes, grandes ou petites, en Suisse (p. 310). Peut-être Marguerite Yourcenar s'est-elle inspirée, en ce qui concerne ces éléments, de la biographie du compositeur Alphons Diepenbrock (1862-1921), bien connu à l'époque pour ses œuvres vocales et sa musique de scène, et qui en 1899 a effectivement mis en musique les « *Hymnes à la nuit* » de Novalis.

2. Après 1913 (mais probablement déjà avant) Conrad de Vietinghoff n'est certainement plus retourné dans les pays Baltes, si bien que tout le chapitre dramatique sur la recherche de sa famille pendant la Première Guerre Mondiale est entièrement inventé ou inspiré de destinées diverses. Conrad n'a jamais eu de contacts avec des révolutionnaires et il n'avait pas de jeune frère, cadet à l'armée, qui serait tombé dans les luttes autour de Saint-Pétersbourg : il était lui-même le plus jeune de sa famille. De même, aucun de ses trois frères aînés n'a participé à des combats, ce qui toutefois était le cas pour son neveu et le premier mari de sa nièce. Cette partie du roman est une sorte de continuation du « *Coup de Grâce* » : M.Y. utilise jusqu'aux mêmes noms, *Konrad* et *Eric* (p. 319), et mentionne la sœur qui a déserté chez l'ennemi (p. 320). Mais cet épisode ne correspond ni à la chronologie des faits réels, ni au caractère de Conrad. Ainsi, il est presque inutile de mentionner que sa mère, Hélène de Vietinghoff, née de Transehe-Roseneck, n'est pas décédée abandonnée, dans la Baltique, mais au contraire dans le château de son fils aîné Harry à Neschwitz à la Haute-Lusace, en Saxe, et par ailleurs seulement en 1923 ; de même, son père, tout comme ses frères aînés, n'ont pas été tués durant la révolution ou la guerre civile, ils sont morts de mort naturelle en 1918, respectivement en 1927 et 1942. Cependant, il existe un parallèle avec les événements à Salisburg dans la mesure où le grand-père du peintre, le père de Conrad, Arnold Julius de Vietinghoff, alors âgé de plus de soixante-dix ans, aurait presque été abattu dans sa propre maison lors de la révolution de 1905/1906 par un meneur insurgé, s'il ne s'était défendu de toutes ses forces à l'aide du tisonnier de la cheminée. C'est peut-être cet épisode que le peintre Egon a raconté à Marguerite Yourcenar lors de leurs rencontres en 1983 ou 1986. Mais cela semble en contradiction absolue avec la description figurant dans le roman : ... « *toujours alité, ... appuyé sur sa canne* » (p. 326).



Portrait de Conrad de Vietinghoff
par son fils Egon, 1955

Le château de Salisburg a été détruit par le feu et Arnold Julius de Vietinghoff a encore vécu 13 ans après cet événement : selon les saisons, soit dans la ville de Riga, soit à la station de Bilderlingshof, en bord de mer (en letton Bulduri, un quartier de l'actuel Jurmala). Tant qu'il était encore en vie, son fils Oscar, le frère de Conrad et le dernier seigneur de Salisburg, a vécu en Livonie auprès de lui. Après la mort d'Arnold Julius de Vietinghoff en décembre 1918, Oscar, avec sa femme et ses deux enfants, est parti vivre à Berlin.

3. L'anecdote avec le « *moine sordide, maintenant comblé d'or* » (il s'agit de Raspoutine, p. 158) n'a donc aucun lien avec les Vietinghoff, tout comme la description minutieuse du spectacle de ballet (p. 160 et suivantes) et de la « *fête androgyne* » (p. 162). M.Y. fait feu de tout bois. Il est vrai cependant que le couple a rendu visite aux parents de Conrad à Salisburg une fois à l'occasion de leurs fiançailles (1901); de plus, il y est retourné deux fois, chaque fois accompagné par leurs fils, quand l'un et l'autre était âgé d'un an (en 1904 et 1905). Conrad a pu être présent aussi en 1903, lorsque le père a fait la répartition de l'héritage entre ses quatre fils, à moins que ce problème n'ait été discuté plutôt en 1904. Pour y arriver, il faut faire étape à Riga, Saint-Petersbourg est très loin. Les Vietinghoff avaient de la famille dans toutes les quatre régions baltiques, donc aussi en Courlande ; mais la maison parentale de Conrad se trouvait en Livonie voisine. Conrad n'était pas absorbé par sa carrière de musicien, pour la simple raison qu'il ne faisait aucune carrière. Le jeune Balte du nom de 'Egon de Reval' est censé prendre pour modèle le père du peintre Egon, c'est-à-dire Conrad de Vietinghoff. Avec les quelques pièces de mosaïque à sa disposition, M.Y. crée un personnage de roman tout à fait passionnant mais qui n'a presque plus rien en commun avec Conrad, celui qui en constituait le point de départ. Avec son adresse bien connue et sa grande richesse imaginative, elle tisse une toile de connaissances historiques, de perceptions de mœurs, de rapports sociaux, d'observations intelligentes et de nuances psychologiques – et nous livre ainsi ses propres projections.

4. Le véritable Conrad n'a pas eu six frères, mais trois, et il n'a pas reçu une éducation de « *rigidité prussienne.* » (p. 100)

5. Le fait que les Allemands faisaient claquer les talons en saluant appartient à un cliché et n'est pas du tout caractéristique d'un baron balte – les Pays Baltes avaient leur propre code de vie, bien plus léger. (p. 100).

6. Il n'a pas étudié à Riga, Vienne, Paris et à Zürich, mais à Dorpat, Leipzig et Berlin, avec un bref séjour à Rome. Il n'est pas certain s'il a obtenu un diplôme de piano à Riga (p. 100)

7. Il est vrai que sa famille était « *riche en hectares de forêt et de terre arable* » jusqu'aux révolutions de 1905/1906 et de 1917/1918, mais Conrad de V. lui-même ne manquait pas de liquidités, puisqu'il recevait sa part d'héritage en argent. (p. 100)

8. Ce ne sont pas les préjugés familiaux qui l'ont empêché de donner des concerts payés devant un vaste public, mais sa timidité et sa peur de la scène. (p. 100)

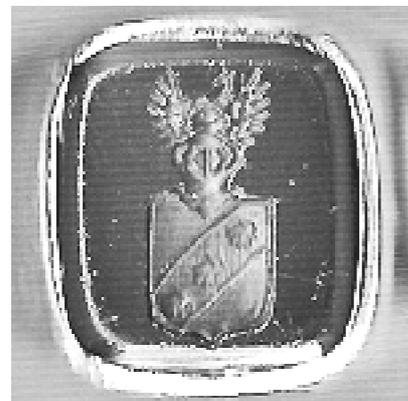
9. Et il n'a jamais réussi à dépasser sa tension nerveuse avant une apparition publique. (p. 310)

10. (p. 104) Certains épisodes ne cadrent pas du tout avec la personnalité de Conrad, alias 'Egon von Reval' : lorsqu'il « *emprunte l'instrument (du ménétrier du lieu), et la danse rustique devient alors sauvagement joyeuse* » (aucun souvenir familial ne laisse penser qu'il savait jouer du violon) ou encore : « *(il) la (Jeanne) quitte à grands pas pour s'emparer du plus beau bélier aux cornes recourbées... La puissante bête résiste. Un combat quasi mythologique affronte la masse grise et bouclée et le jeune étranger qui a adopté ce jour-là la courte culotte paysanne et découvert ses bras nus. Il pousse et traîne devant lui son prisonnier aux fortes cornes...* » Ces autres épisodes ne concordent pas non plus avec la personne de Conrad (p. 174) : « *Mais il n'y parvient qu'en se grisant d'abord et ensuite de moments de liberté sauvage, qu'il s'agisse de chevaux ou de randonnées dans les bois, de rencontres fortuites, de contacts anonymes et nocturnes...* ». Il n'était pas connu pour être un bon cavalier, il avait bien fait quelques sorties à cheval dans sa jeunesse, en compagnie de ses frères, mais cela faisait simplement partie de l'éducation. C'était en tous cas avant 1905, voire avant 1890, lorsqu'il était encore étudiant dans sa patrie baltique, mais en aucun cas depuis qu'il vivait avec Jeanne à Paris. Il n'empêche que dans ses jeunes années, il a quand même traversé le col du Gothard sur un vélo de l'époque (!) pour aller au Tessin.

11. Les deux Vietinghoff occupaient en effet un étage dans la maison, bâtie en 1898, qui se trouve à la rue Cernuschi à Paris. M.Y. aurait pu apprendre cela par le fils de Conrad, le peintre, lors de leurs retrouvailles en 1983 à Amsterdam ou à Zurich en 1986. Dans le roman, Michel de Crayencour fait son apparition dans cet appartement après la mort de sa femme Fernande, ce qui n'a pu se passer qu'à l'automne 1904 au plus tôt, selon la chronologie. La prétendue lettre de 1904, où est mentionné le deuxième fils né en septembre 1904, ne permet pas d'envisager une rencontre avant cette date. Et encore plus, ces mots se rapportant à Jeanne : « *Cinq ans et deux enfants ne l'ont en rien changée* ». Conrad et Jeanne y vivaient déjà depuis deux ans et demi au moins et il n'y avait certainement plus dans l'appartement des caisses « *...laissant échapper leur paille* », ni « *ça et là, un portrait ancien qui n'a pas encore trouvé sa place sur un mur ...* ». (p. 122/123)
12. Les photos bien connues, représentant Egon et Marguerite à l'âge de deux ans et deux ans et demi à la plage de Scheveningue, témoignent de l'été 1905 passé ensemble. Mais il n'existe aucun autre cliché montrant aussi le jeune frère d'Egon, Alexis, alias l' 'Axel' fictionnel, tel que décrit dans le roman. Il est difficile à croire qu'aucun des adultes présents ne l'ait pris en photo dans les bras de Jeanne, dans la mesure où toute la famille était rassemblée à la plage. Peut-être que la grand-mère s'en occupait, dans sa maison en ville de La Haye, puisqu'il n'avait même pas un an (p. 126)
13. Le dialogue tendu entre Michel de Crayencour et 'Egon de Reval' à Scheveningue, tout comme la scène avec le bélier où le voyage dans la Baltique durant la première guerre mondiale semble obéir plutôt à la dramaturgie du récit que refléter un événement réel, en tout cas sur le plan des détails. L'accès de rage d'Egon de Reval' à l'endroit de Jeanne entre dans la même catégorie de dramatisation romanesque, lorsqu'il lui dit « *Et vous croyez que vos yeux ne sollicitaient pas, que le moindre contact de vos mains n'était pas une prise de possession de ma vie? Il n'y a pas eu un jour, pas un instant de ces années où vous ne m'avez fait horreur ...* » (p. 190) Cela se passait à Rome, au cours d'un voyage qui est par ailleurs une pure invention de A à Z, y compris le scandale. Ce scandale fait plutôt penser à l'expérience de Yourcenar avec Daniel, l'ami de son compagnon Jerry Wilson en Inde (cf. la biographie de M. Goslar, p. 319 f). M.Y. écrit (p. 152) : « *Et, de nouveau, je me retrouve confondue par le problème des dates de l'enfance, seule dans un grand paysage vide où tout semble tantôt très proche et tantôt lointain. ... Dès ma petite enfance, le sentiment du temps m'a toujours fait défaut : aujourd'hui est la même chose que toujours. ... Tout cela flotte entre ma troisième et ma sixième année.* » [1905-1908].
14. Il n'est pas certain que Jeanne et 'Egon de Reval' aient vraiment rencontré le tsar et la tsarine. Le tsar n'a pas visité le château de Salisburg, mais ils auraient pu se rencontrer à d'autres occasions. La scène du roman pourrait être un mélange de deux événements différents : a) la visite du roi de Saxe à Neschwitz, le château du frère aîné de Conrad et b) l'anecdote rapportée par Egon de Vietinghoff, selon laquelle Conrad, Jeanne et les enfants ont été invités à un banquet donné par l'empereur Guillaume II à Wiesbaden. (p. 158)
15. Michel de Crayencour a traduit, en effet, l'œuvre d'un important philosophe, théologien et pédagogue, Johann Amos Comenius (1592-1670). Mais s'il a vraiment fait imprimer 500 exemplaires, dont il aurait envoyé la moitié à Jeanne, il est très étonnant qu'aucun de ces exemplaires ne se retrouve dans l'héritage des Vietinghoff. Il est difficile d'imaginer que Jeanne les a tous vendus ou qu'ils ont tout simplement disparu, alors qu'une photo de lui et de Marguerite enfant ont été gardés, à côté de nombreux autres contrats domestiques et de mariage ainsi que d'autres documents. Il pourrait s'agir encore d'une fiction de M.Y., d'autant plus que la suite, selon laquelle Conrad alias 'Egon de Reval' aurait utilisé cet écrit de Comenius, « *Le Paradis du Cœur* », comme livret pour une composition atonale, n'a aucun fondement réel. (p. 166). Par ailleurs, dans les commentaires sur ses propres écrits ou par sa façon de se référer et de reprendre les titres d'œuvres connues, M.Y. n'hésite pas à se ranger dans le cercle des grands écrivains, ainsi qu'elle l'a fait déjà dans sa première œuvre, dont le titre fait allusion à André Gide. Chez ce dernier « *La Tentative amoureuse ou Le Traité du vain désir* », 1893; chez Yourcenar « *Alexis ou Le Traité du vain combat* », 1927/28. Voir aussi à ce sujet le point 31, ci-dessous. De même, le très bon titre de sa trilogie « *autobiographique* » n'est pas de son invention et se rapporte à l'œuvre de Comenius, évoquée ci-dessus, très intéressante et partiellement d'actualité encore aujourd'hui, dont le titre intégral est « *Le Labyrinthe du monde et le paradis du cœur* » (1623 ou 1631).

16. Conrad de Vietinghoff n'a jamais voyagé en Espagne « à la recherche d'anciennes musiques ibériques ». Cela correspond plutôt à la démarche de Yourcenar, qui, elle, recueillait et traduisait des negro spirituals et des contes des Indiens d'Amérique du Nord. Elle interprétait sans doute dans le même sens les recueils musicaux de Béla Bartók (1881-1945), ce contemporain de Conrad qui était déjà, à l'époque, un compositeur et un pianiste mondialement reconnu. Bartók recueillait des chants populaires surtout en Europe de l'Est et en Turquie; il était engagé dans un processus de renouveau de la musique, mais – tout comme Conrad – n'avait pas pris le chemin de la musique dodécaphonique. Il a composé, entre autres, deux ballets, dont l'un fut rejeté pour inconvenance, tout comme le seul opéra qu'il ait écrit – et cet épisode aussi est mis par Yourcenar sur le compte du pianiste Conrad de Vietinghoff (p. 166).

17. (p. 168) M.Y. se contredit elle-même lorsque, dans la lettre citée (voir ci-dessus sous point 3, et ailleurs), elle note, d'une part, que la patrie de Conrad était en Courlande et qu'elle parle, d'autre part, de la propriété de ses parents en Estonie. Le nom du lieu d'origine véritable, la Livonie, qui se trouve dans l'actuelle Lettonie, est donc ignoré ou sciemment évité. Cependant, comme la plupart des éléments entourant la figure de Conrad, alias 'Egon de Reval', sont fictifs, cela est sans importance pour sa biographie, tout comme est insignifiante l'histoire de la cheville de Jeanne, fracturée sous une roue de voiture. Si l'on suit la chronologie de Yourcenar, nous sommes au moins en 1905, c'est-à-dire après la naissance des fils de Jeanne. Le château de Salisburg, une propriété de famille, a été incendié en Janvier 1906 par une bande révolutionnaire et est resté en ruine jusqu'en 1932, lorsqu'il fut reconstruit pour devenir un gymnase. Ne serait-ce que pour cette raison, la formulation est pour le moins douteuse, selon laquelle Jeanne a été obligée de quitter « le luxe oppressant de la grande propriété » pour emménager dans l'ancienne maison plus rustique de l'intendant. Cet épisode est presque sûrement une dramatisation littéraire bien éloignée des événements historiques.



Empreinte du chevalier
de Conrad de Vietinghoff

18. « Cet Egon [de Reval], ramené ivre-mort au petit matin dans leur appartement de Pétersbourg, par son jeune frère qui l'aide à graver l'escalier, à se débarrasser de ses vêtements, à s'étendre sur un lit, n'était plus qu'une loque où rien d'humain ne subsistait. ... À plusieurs reprises il lui revient, non ivre-mort cette fois, mais excité, les yeux anormalement brillants, la bouche pleine de propos dépourvus de sens qu'il ne tient jamais qu'à ces moments-là, vaines remarques ...; ce bavardage inepte durant lequel il lui arrive de trébucher sur les mots comme il trébucher sur les marches continue jusqu'à ce que le sommeil le guérisse de cette espèce d'imbécillité. ... 'Tous les hommes de ma famille boivent; avec eux, je ne peux pas faire autrement', dit-il au matin ... » Ici, il ne s'agit pas seulement d'une exagération dramaturgique, mais d'une invention pure et simple. Dans la branche familiale de Conrad on ne connaît de problème lié à l'alcoolisme qu'en relation avec un de ses neveux, pendant l'entre-deux guerres (c'est-à-dire 10 à 30 ans après cette scène), que M.Y. ne pouvait pas connaître. Cette histoire fait plutôt penser à Jerry, l'ami de Yourcenar, qui l'accompagnait dans les années 1980-1986, lorsqu'elle rédigeait ce volume dit « autobiographique » (p. 170/171).

19. (p. 171) Plus loin, M.Y. met en scène une crise émotionnelle de 'Egon de Reval' à Versailles : « Mais, rentrés chez eux, sa première réaction est de briser un vase d'argile auquel il tient, puis après une lampée de vodka, de s'affaler pour pleurer. » Une chose similaire se produit lors de la razzia à Rome, lorsque 'Egon de Reval' et son ami 'Franz' se font arrêter: ... « Franz inculpé de possession et de trafic de stupéfiants, resta prisonnier. » (p. 186/187). Il ne peut plus s'agir ici d'une explication de particularités sur la base d'une structure similaire, comme l'affirme M.Y. (p. x). Dans la mesure où l'auteure, vieillissante déjà, était alors justement en train de reprendre des événements de son propre vécu, cette scène peut être considérée comme réellement « autobiographique ».

20. (p. 171) « Ses hôtes ... les voient partir avec inquiétude dans la décapotable qu' 'Egon de Reval' vient de s'acheter. Conrad n'a jamais possédé de voiture et il ne conduisait pas. Ainsi, l'histoire où 'Egon de Reval', ambulancier, transporte des blessés graves durant la première guerre mondiale (qui plus est, en France) ne peut absolument pas se référer à Conrad de Vietinghoff : « Egon, qui avait renoncé aux embardées de nagnère, ramenait à Paris de grands blessés .. » (p. 309). De même, Jeanne n'a jamais travaillé avec une ambulance à Senlis (il existe trois localités de ce nom, toutes au nord de la France – alors que Jeanne et Conrad vivaient à l'époque à Genève).

21. (p. 176/177) Le peintre Egon de Vietinghoff n'a jamais fait la moindre allusion à un ami de Conrad qui serait devenu un ami de la famille et qui aurait joué avec les enfants, et cependant il aimait bien raconter des anecdotes : « *Egon de Reval*, [le Conrad du roman] a fini par lui présenter son ami, qui devient bientôt un habitué de la rue Cernuschi. ... Dans ses bons moments, ce garçon ... a des grâces presque enfantines. Clément et Axel (les fils de Conrad dans le roman) s'enchantent de le voir faire flotter des roses sur un bassin d'argent... »

22. (p.198) Le personnage de *Egon de Reval* s'est éloigné de son modèle Conrad jusqu'à ne plus être reconnaissable. Quant au personnage de Michel dans le roman, s'est-il également éloigné de l'image originale du père ou celui-ci était-il vraiment tel qu'il apparaît dans cette citation : « *A mi-voix, elle [Jeanne de Reval] l'entend crier, ou plutôt vomir ..., des insultes grossières à l'égard d'Egon et d'elle-même, propos populaires qui au fond ne collent pas plus aux faits que les euphémismes hypocrites. ... Elle ne lui tend pas la main, ni pour qu'il la serre ni pour qu'il la baise. Ces deux personnes qui se croyaient intimes n'ont plus rien à se dire.* » Même ici plus aucune allusion n'est faite à un enfant commun (cf. l'hypothèse de M. Goslar, point 3), qui, selon la chronologie de Yourcenar, devait être âgé, à l'époque, d'environ trois ans.

23. Les Vietinghoff ont déménagé en 1907 à Wiesbaden, de là à Genève en 1913 et en 1916 seulement à Zürich ; tout cela est raccourci dans le roman, où le déménagement se passe au plus tôt en 1913. Cela est confirmé un peu plus tard, de manière assez vague, en rapport avec l'époque de la première guerre mondiale (p. 298) : « *Pensif, Michel arpente la rue Cernuschi, mais de nouveaux visages aperçus aux fenêtres du premier étage le renseignent déjà* ». Avant M.Y. a situé l'appartement au premier étage (p. 104). « *Il y retourne affronter le concierge. Monsieur et Madame ont quitté depuis plus de deux ans. On dit qu'ils sont en Suisse allemande.* » Ce portier méfiant paraît confondre la Suisse allemande et l'Allemagne. » Pour autant que cette scène se soit réellement déroulée ainsi, il aurait eu tout à fait raison, car à ce moment-là ils se trouvaient déjà en Suisse, ce qu'il ne pouvait pas savoir. De plus, l'auteure se contredit lorsqu'elle affirme plus tard (p. 309-310) que les Vietinghoff auraient déménagé de Paris directement en Suisse, à Morges, au bord du lac Léman; en réalité, ils sont arrivés à Genève en venant de Wiesbaden. Ainsi, les visites ultérieures de la petite Marguerite, accompagnée de son père, à la rue Cernuschi entre 1907 et 1913, pour participer aux « *quelques goûters chez Jeanne avec Clément et Axel [Egon et Alexis de Vietinghoff], suivis d'un jeu de jonchets* » (p. 232) sont clairement du ressort de la liberté artistique. Cependant, il est vrai que les enfants aimaient bien jouer au Mikado. Les considérations sur la raison pour laquelle les Vietinghoff ne sont pas allés en Hollande ne correspondent pas non plus à la chronologie, puisqu'ils ont déménagé en Suisse avant le début de la guerre et non lorsque « *La Hollande, neutre, mais difficile à atteindre, encerclée de trois côtés par l'Allemagne et la Belgique occupée, eût été une prison.* » (p. 310).

24. (p. 217) La photo du fameux baisemain par le petit Egon (de Vietinghoff) à Marguerite (qui s'appelait encore, alors, de Crayencour), à la plage de Scheveningen date de l'été 1905, ce que l'écrivaine savait et ce qu'elle se vit rappeler par le peintre au milieu des années quatre-vingt. Cependant, voici de quelle manière elle évoque son âge de 10 ans (1913) : « *Clément et Axel [Egon et Alexis dans le roman] n'étaient plus pour moi que de très petits enfants (Voyez comme j'étais déjà courtois de ce temps-là, me dit maintenant Clément en me montrant des photographies d'autrefois, je vous baisais déjà la main)* comme je n'étais moi-même qu'une toute petite fille. » Ce faisant elle fait fi aussi bien de l'éloignement physique – car en 1913 elle vivait à Paris et lui à Wiesbaden – que d'un des seuls faits certains, documentés par photo : elle place, en effet, la scène du baisemain, qui a eu lieu lorsqu'elle avait deux ans, dans sa onzième année.



Egon de Vietinghoff et
Marguerite de Crayencour,
future Mme Yourcenar

25. (p. 312) Il est vrai que pendant la première guerre mondiale Conrad, philanthrope et pacifiste, a offert son aide à la Croix Rouge de Genève : il connaissait de nombreuses langues et avait du temps. Selon le témoignage de son fils Egon, il triait le courrier et le transmettait aux prisonniers allemands, ce à quoi peu de gens étaient prêts, compte tenu de l'atmosphère anti-allemande qui régnait. Sans posséder une citoyenneté claire et inclassable par son côté hors normes, il fut dénoncé par une voisine et dût se défendre péniblement contre une suspicion absurde d'espionnage. Un parent éloigné, Allemand-Balte et officiellement encore sujet russe comme lui, fut dénoncé lui aussi. Bien sûr, les recherches n'eurent aucun résultat et furent arrêtées après quelque temps. L'écrivain français Romain Rolland, connu

internationalement, qui était un ami des Vietinghoff, reprit alors le même travail que Conrad auprès de la Croix Rouge genevoise, lui aussi en tant que pacifiste et pour des raisons humanitaires. Il reçut le Prix Nobel de littérature en 1915. Il est tout à fait possible que durant cette activité, Conrad soit tombé sur les noms de connaissances et de parents ; mais qu'il ait entrepris cette activité dans le but de rechercher un amant (voir M. Goslar, *Cidmy Bulletin* 11), ou que Jeanne soit tombée par hasard sur le nom de 'Franz' de « *Quoi ? L'Eternité* » et que tous les deux aient cherché à obtenir des renseignements sur celui-ci, cela a l'air d'une 'anecdote' issue de la fantaisie créatrice de Marguerite Yourcenar. Tout comme l'autre variante, selon laquelle Conrad aurait utilisé une organisation à Genève pour retrouver un de ses partenaires de Wiesbaden. Jamais une telle chose n'est mentionnée par son fils Egon, qui avait tout de même entre 12 et 14 ans à l'époque.

26. (p. 273) Conrad de Vietinghoff a quitté la maison paternelle comme ses frères aînés, pour étudier dans la ville, relativement proche, de Dorpat; à l'heure actuelle, Tartu appartient à l'Estonie mais faisait partie à l'époque de la Livonie, comme la maison parentale de Salisburg. (p. 315) Lorsqu'il a quitté définitivement sa famille pour aller en Allemagne, Konrad était âgé d'au moins 25 ans. En ce qui concerne le personnage d' 'Egon de Reval' dans ce roman, il est dit qu'il était en pleine crise d'adolescence au moment du départ. Par ailleurs, parmi ses proches, il n'a jamais été question que le cercle familial, dont il était censé s'être éloigné, aurait voulu le détourner de sa vocation musicale.

27. (p. 316) Conrad a demandé la nationalité suisse pour lui et les siens en 1921 seulement, et il a obtenu la citoyenneté de Zurich en 1922. Le 'fait' qu'ils auraient acquis les passeports suisses pendant la guerre mondiale, c'est-à-dire à peine 2-3 ans après leur immigration et avant la chute de l'Empire russe, dont ils étaient encore officiellement sujets, et qu'ils aient voyagé avec ces passeports en Scandinavie, montre, une fois encore, combien la chronologie yourcenarienne s'éloigne de la réalité.



Conrad de Vietinghoff, 1885 ?

28. (p. 310) On ne sait rien sur un fameux mécène, un industriel suisse du nom de Otto Weinert. Jeanne et Egon n'ont jamais vécu ni à Winterthur, ni à Soleure, et jamais non plus quelqu'un ne leur a mis à disposition une maison. En revanche, la famille Reinhart est bien originaire de Winterthur : le père, Theodor, et trois de ses fils, tous des industriels et commerçants aisés, étaient des mécènes notables des peintres, écrivains et compositeurs. Ici M.Y. semble avoir emprunté quelques éléments de la biographie de R. M. Rilke, pour lequel, en effet, Werner Reinhart (1884-1951) a acheté un petit château au-dessus de Sierre, dans le canton du Valais. Dans la mesure où ce mécène était aussi en contact avec des compositeurs comme Schönberg, Stravinsky, Hindemith, Honegger, Berg et Webern, ce contexte est en résonance avec la personnalité musicale avant-gardiste d' 'Egon de Reval', tel que Yourcenar le conçoit dans son roman, mais ne correspond pas à la personnalité réelle de Conrad de Vietinghoff.



La Salisbourg rénovée, aujourd'hui école primaire de Mazsala, 2007

29. (p. 328) Bien entendu, le château de Salisburg avec ses 62 pièces exigeait une domesticité nombreuse et une cuisine convenant à une grande famille, à des visites s'étalant souvent sur des semaines, et à ce personnel nombreux. Il y avait bien une écurie avec des chevaux de labour ou à monter, ainsi que des carrosses ; il y avait aussi l'immense parc avec ses platebandes et ses sentiers, la forêt et le ruisseau. En revanche, on ne pouvait certainement pas rencontrer dans les manoirs baltiques des pages et des « *stridentes trompettes annonçant le souper* » – qui sont plutôt l'apanage des cours des princes régnants ou encore des clichés associés aux palais dans les productions historicisantes hollywoodiennes.

30. (p. 328) Les « *cygnes rôtis* » ne sont apparemment pas très goûteux, et servaient plutôt d'ersatz à la chasse dans les classes pauvres. Il existe néanmoins des recettes du Moyen Âge, provenant de France et d'Angleterre, pour préparer les cygnes, et encore aujourd'hui certaines personnes les apprécient avec passion, quand bien même ils ne figurent pas dans les menus des restaurants. La mode de les utiliser pour la décoration de plats de banquet est venue de France, et aura peut-être été introduite dans les régions baltiques, pour les occasions spéciales, peut-être bien dans les dîners offerts par le duc de Courlande. Mais les « *cygnes rôtis* » n'étaient nullement un mets traditionnel dans les grandes maisons de la Baltique.

31. (p. 328/329) La mention d'une parente éloignée est une allusion à un autre membre de la famille Vietinghoff: « *Sa grand-tante Dorothee de Reval, ambassadrice ... puis organisatrice d'un cercle d'illuminés qui contint et influença des rois et des princes. Il se souvient d'avoir lu d'elle un petit volume de 'Pensées', écrit par elle en français à l'époque du Directoire [1795-1799] : 'Il y a des gens qui ont eu presque de la gloire, presque de l'amour et presque du bonheur.'* » Il pourrait bien s'agir là de la baronne Juliane de Krüdener, née baronne de Vietinghoff (1764-1824), qui a publié son roman « *Alexis ou l'Histoire d'un soldat russe* » (sic !) en 1796-1798. Elle n'était pas la grand-tante de Conrad, mais provenait d'une autre branche livonienne de la famille. C'était la fille du baron Otto Hermann de Vietinghoff, mentionné au début du chapitre, grand propriétaire de nombreux domaines seigneuriaux, mécène artistique et quasiment ministre de la santé de la tsarine Catherine la Grande, raison pour laquelle on le plaisantait par le sobriquet de « *demi-roi de Livonie* ». Juliane était la 'confidente' d'Alexandre 1er, sans qu'on sache très bien ce que cela pouvait signifier. Femme piétiste et mystique, elle a eu une influence décisive sur le tsar. Elle est considérée comme « *la mère de la Sainte-Alliance* » contre la France, a représenté en 1815 la Russie au Congrès de Vienne et y est apparue en soignant son image en « *Femme de l'Apocalypse* » contre Napoléon « *l'Antéchrist* ». Yourcenar peut avoir appris tout cela d'Egon. Mais elle peut aussi avoir découvert elle-même cette femme excentrique, ce que suggère l'étrange proximité du titre de son roman « *Alexis ou le vain combat* » (1927-1928) avec l'œuvre citée de Krüdener. « *Presque de la gloire, presque de l'amour et presque du bonheur ?* » Juliane tenait des discours religieux enflammés dans le Canton de l'Argovie et à Bâle, distribuait la soupe populaire à Bâle et dans la région de Bade pour la population affamée suite aux guerres napoléoniennes, jusqu'à ce qu'elle soit considérée, ici et là, comme trop subversive et chassée. Puis, tombée dans la disgrâce du tsar, elle mourut pauvre et retirée en Crimée, où le tsar lui avait permis de constituer une colonie piétiste.

11 – Eclaircissements et rectifications



Les remarques qui suivent sont des données certifiées par des documents et des entretiens personnels. Cela concerne aussi bien les différences entre la personnalité réelle de Conrad de Vietinghoff et les personnages littéraires créés par Marguerite Yourcenar, que les souvenirs qu'elle évoque dans ses dernières œuvres, en partie autobiographiques, et les affirmations, suppositions, hypothèses et conclusions de ses biographes, qu'il s'agisse de leur vision personnelle ou d'une simple copie reprise chez d'autres.

Nous invitons tout auteur ou traducteur, présent et à venir, à corriger les indications et informations fausses ou affirmations spéculatives apparaissant dans les biographies, articles scientifiques ou sur internet. Nous les prions d'indiquer les passages en question, en spécifiant en quoi sont éloignés de la réalité historique et nés de la liberté d'auteur assumée par M. Yourcenar.

Dans les romans d'imagination de Marguerite Yourcenar comme dans ceux qui ont une connotation autobiographique, ainsi que dans les différentes biographies qui lui sont consacrées, on trouve des éléments erronés au sujet de l'histoire des parents du peintre. Voici une liste de rectifications fondées sur des connaissances dont le sérieux est garanti (entretiens personnels et documents).

I. Conrad n'avait pas de sœurs, mais il était le cadet de quatre fils : l'aîné a hérité de la propriété de Neschwitz en Saxe, le second de la maison familiale de Salisburg, le troisième a épousé à Marienburg, en Livonie, une fille d'une autre lignée des Vietinghoff (celle d'Otto Hermann, déjà mentionné), qui était devenue veuve suite à un mariage avec encore un autre Vietinghoff (par conséquent, elle s'appela trois fois Vietinghoff ce qui lui évita d'avoir à modifier son monogramme sur tous les éléments de son trousseau et sur ses couverts). Quant à Conrad, il reçut son héritage en argent, et cela déjà avant la perte de sa patrie suite aux révolutions russes et à la Première Guerre mondiale ce qui lui a permis de vivre sans soucis financiers jusque dans les années trente. Il ne souffrit donc pas de soucis financiers les 60 premières années de sa vie. Le cliché de la noblesse appauvrie ne s'accorde donc pas avec la situation de Conrad dans la majeure partie de sa vie, et certainement pas à l'époque de la naissance du roman « *Alexis* ». Après la mort de Jeanne, Conrad a vécu seul ; il a été naïf au point de faire des cadeaux ou d'offrir des prêts ou des garanties bancaires à toute sorte d'arnaqueurs se plaignant de leur situation financière. Conrad est né au château (grande gentilhommière) Salisburg (Mazsalaca de nos jours). Sa patrie n'était ni la Bohême ni la Podolie ni la Moravie ni la Courlande, mais la région historique de la Livonie, ancien domaine de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques et, depuis Pierre le Grand, province de l'Empire des tsars (1710). Baptisée selon les premiers habitants, les Lives finnois, qui constituent maintenant encore une infime minorité ethnique (2011 : 250 personnes). Lors de la première fondation d'un état souverain, la Livonie fut partagée : le nord devint partie intégrante de l'Estonie, le sud (avec la Courlande) de la Lettonie, et ainsi, en 1918, le nom de Livonie disparut de la carte.

II. Les ancêtres de Conrad ne provient pas de la Moravie, ni la Podolie, ni de la Bohême mais de la Livonie, et ses parents n'avait jamais vécus à Vienne, lui non plus.

III. Les parents de Conrad n'étaient pas morts prématurément. Son père mourut à Riga en 1918 à l'âge de 85. Quant à sa mère, elle vécut jusqu'à son décès en 1923, également à l'âge de 85, principalement à Neschwitz, la propriété saxonne de la famille, chez Harry, frère aîné de Conrad, où celui-ci leur rendit visite.

IV. L'éducation de Conrad n'était pas plus « *puritaine* » que celle d'autres adolescents d'alors, mais marquée par l'aristocratie. En outre, la fantaisie de Marguerite Yourcenar évoque dans son roman « *Alexis* » un milieu familial « *dominé entièrement par les femmes* » pour 'expliquer' les penchants d'« Alexis ». Mais ce prétendu argument ne correspond pas à la biographie du vrai Conrad.

V. Conrad n'était ni orthodoxe ni catholique. Aussi bien que Jeanne, il était religieux, mais de confession protestante (luthérienne).

VI. Comme élève, Conrad n'allait pas au collège à Presbourg.

VII. Ce n'est pas le droit que Conrad étudia à Dorpat, mais l'agronomie et l'économie.

VIII. Contrairement à quelques membres de sa famille, Conrad n'a pas participé à la lutte antibolchevique durant la guerre civile russe. Durant la Première Guerre mondiale, il habita à Genève et s'installa, en 1916, à Zurich avec sa famille.

IX. Après son installation à Genève en 1913, en tout cas après le début de la Première Guerre mondiale en 1914, Conrad ne s'est certainement plus jamais rendu dans sa patrie balte. Il y avait rendu visite à ses parents durant ses études à Leipzig et Berlin, puis lors de ses fiançailles avec Jeanne, ainsi qu'après la naissance de ses fils à deux reprises, à chaque fois une année après leur naissance, pour les présenter à ses parents. Il n'est pas avéré qu'il y soit retourné encore une fois, mais seul, et, si 'oui', assurément pas après 1913 ou plutôt pas après 1906.



Conrad de Vietinghoff, 1905

X. Conrad n'était pas un compositeur, mais un pianiste. Il n'a jamais composé d'œuvre musicale.

XI. Il n'était pas non plus professeur de piano proprio sensu, même s'il donna parfois des leçons particulières.

XII. « *Le scandale de Rome* » est probablement une invention de Marguerite Yourcenar. La famille ne possède aucun signe d'un pareil événement. S'il a eu lieu, il n'a rien eu à voir avec Conrad de Vietinghoff.



Conrad de Vietinghoff, vers 1940 ?

XIII. Conrad se plut en effet à interpréter des œuvres de ses contemporains : Reger, Rachmaninov, Scriabine et Richard Strauss. Mais il n'était pas un avant-gardiste et en tout cas pas un partisan du dodécaphonisme.

XIV. Conrad ne fut pas non plus un musicien à succès, dans le sens d'une large reconnaissance. Il ne se produisit en public, hors de chez lui ou de cercles privés qu'à 2 occasions seulement, à savoir lors des concerts de bienfaisance en 1910 en Allemagne au château de Neuwied et d'un autre en 1923 en Suisse à Fribourg.

XV. Si Conrad n'a pas fait carrière, ce ne fut pas dû à des échecs, mais parce qu'il était trop sensible pour se produire devant un grand public anonyme. En réalité, il était beaucoup trop timide et introverti pour une grande carrière de soliste.

XVI. Il n'y avait pas d'inégalité financière entre Jeanne et Conrad. La famille avait assez de fortune, également de sa part, pour acheter des maisons, voyager en vacances, séjourner dans des grands hôtels, d'éduquer les fils dans des pensionnats et d'accueillir les membres de la société à l'occasion des soirées littéraires ou musicales. Jusqu'aux années 1930, après la mort de Jeanne, quand il commença à se porter garant d'amis' ainsi que de financer leurs 'projets'.

XVII. Il se peut que Conrad et Jeanne aient vécu au cours d'une année ou deux à chaque fois séparés durant quelques mois. Mais il ne s'est jamais agi d'un divorce, ni même d'une véritable séparation. Et dans la tradition familiale et la succession des Vietinghoff, il n'existe aucune trace d'une lettre d'adieu. Jeanne, gravement malade, passa la fin de sa vie dans une clinique (maison de santé ?) au bord du lac Léman, tandis que Conrad restait dans leur villa à Zurich puisqu'il ne pouvait l'aider.